

FRÉDÉRIQUE NICHT

ROUGE MORT

LES PRESSES DE LASSITUDE











*dernièrement parus aux Presses de Lassitude*

Guillaume Chpaltine

*Satellite avec vue*

*Butin de guerre*

Violante Claire

*Une fille coule*

*L'extrême pointe de l'âge de fer*

*Dur*

*Technidolor*

*Le goût de la tendresse*

Frédérique Nicht

*Rouge Mort*

Joybringer

*L'homme à la peau de bite*

Collectif

*Le cas Murdock*

lespresses@lassitude.fr

<http://www.lassitude.fr>

ISBN 979-10-91219-22-8

Frédérique Nicht

# Rouge Mort

*roman*

Les Presses de Lassitude





## chapitre 1

Il faisait très chaud.

Tout au long du couloir large et sombre courait une banquette de velours qui sous l'éclairage semblait bleue. Des lanières pendaient au dessus à intervalles réguliers.

À l'une d'elles, pesant de tout son poids, une femme un genou posé sur le velours et la jambe opposée tendue dans un angle très ouvert, offrait son corps étiré et réactif aux mains empressées de trois hommes qui la dissimulaient à demi. Elle était nue excepté un bas encore très tendu qui lui remontait sous les fesses.

Cyril suivait Marina. Sa jupe serrée montée haut comme une fille prise d'envie de faire pipi qui gagne du temps sur le

chemin des toilettes, elle le conduisait à grandes enjambées vers l'une des salles de sauna et se retournait de temps en temps pour s'assurer qu'il était toujours là. Il ne risquait pas de la lâcher : elle était son guide et son initiatrice en cet endroit très privé.

Arrivé le premier il avait attendu dans un petit salon près de l'entrée où une équipe de tournage et trois hardeuses étaient connectées sur le web pour une soirée spéciale. La pièce pour une fois était sur-éclairée. Il n'avait pas senti passer le temps tout surpris par l'envers du décor : les webcam, leurs serveurs, l'assistant, ses lotions désinfectantes ses pots de lubrifiant, occupé à fourbir les godemichés, et l'Anglaise qui converse avec les internautes et exprime leurs désirs. Les filles belles pâles calmes précises, absentes à la fois, s'y prêtent docilement. Tranquillement elles jouent la scène demandée dans la pose qui convient. L'assistant tient prêts les instruments nécessaires.

Il régnait une sorte de tension, presque de l'inquiétude, une concentration qui le surprenait. Rien d'une partie de plaisir : du sérieux. Chacun se comportait comme si quelque chose d'éminemment important était en train de se jouer. Une impression de chasteté, pas du tout ce à quoi il se serait attendu. Il était sensible aussi à l'odeur dans cet immense appartement : luxe et bestialité mêlés. Le sommet de la pyramide.

Il ne doutait pas un instant que c'était là, où il voulait être, la place qui donnait accès à ce genre de lieu et à d'autres du même niveau ; exactement ce qu'il aurait toujours ignoré s'il n'avait pas, quinze jours avant, été viré de son job. Il était fait pour ça : les femmes parfumées le luxe tout ce qui vous est interdit en-deçà de certaine disponibilité bancaire.

Pour Fabrice, le maître des lieux, la soirée s'annonçait tranquille. Le roulement des habitués la femme nue dans le couloir qui arrivait toujours accompagnée des deux mêmes hommes et finissait par se commettre avec l'assemblée tout entière, la petite actrice au bar qui buvait vodka sur vodka et ne se laissait pas toucher. Elle était venue quelques mois auparavant avec un ami, aussi jeune qu'elle, et le seul changement fut le redoublement de la consommation d'alcool : ils passèrent longtemps assis au bar à sa place usuelle, échangeant de temps à autre quelques mots. Il voyait passer des photos d'elle de temps en temps sur les journaux mais pour le moment son nom n'était pas mis en avant. Et, nettement plus avancé, ce couple était là aussi comme toujours enfermé dans un sauna avec des garçons tout juste majeurs dont l'homme réglait la facture.

Il nota au passage que Marina, jolie blonde, avait un nouveau partenaire. Plus jeune, l'air moins blasé et même un peu mal à l'aise, le spectacle du salon lui avait été visiblement d'un grand secours en lui donnant le temps de reprendre contenance.

La fille ensuite avait pris les choses en mains. Fabrice aussi se serait laissé faire : elle était jeune c'était un beau morceau, pas une fille des rues à voir son allure et ce qu'elle portait. Ils passèrent devant lui, ça accrochait bien entre eux ça se voyait. Elle attira son type dans le sauna de droite. On voyait tout de suite l'habituée : c'était le plus vaste et le plus confortable.

Fabrice retourna vers le salon bleu dont la lumière renvoyait ses reflets jusque dans les miroirs au bout du couloir. L'une des trois hardeuses une brune à la peau crémeuse lui avait tapé dans l'oeil. Il lui fera des propositions quand elle aura fini. Elle sera intéressée : il avait le pourboire princier en général et pour une fille dotée d'un peu d'ambition il y avait des portes qu'il savait ouvrir.



## chapitre 2

Cyril se retrouva dans la rue un peu tôt à son goût. Une heure du matin, il était en pleine forme. Ils avaient à peine passé une heure dans cet endroit qui aurait bien mérité plus mais Marina avait des obligations. Elle devait être prudente et elle s'était jetée dans un taxi presque comme Cendrillon rentrant d'une séance de cinéma. Elle avait disparu si vite, il en ressentait de la frustration. Il passa devant sa voiture plutôt mal garée car il craignait d'être en retard, et maintenant que la rue s'était vidée elle attirait vraiment le regard. Qu'on lui mette une contredanse après tout quelle importance ? À cette heure-ci il n'y avait pas de fourrière.

Il préférait descendre à pied l'avenue vers le Palais Royal où des cafés restaient ouverts. Le whisky certes était plus que correct dans la boîte mais ça ne désaltérait pas comme un bon demi. Et il avait très soif. C'était carrément tropical là-de-

dans. S'il ne s'enrhumait pas il aurait de la chance. La contre-danse, ils pourraient en faire de la dentelle et se l'accrocher là où il pensait, il avait d'autres préoccupations que de telles vétilles : la vraie vie enfin s'ouvrait devant lui. Cette vie grise et ennuyeuse il en avait jusque là ! Il avait d'autres capacités. Un peu paresseux certes mais inutile d'épiloguer c'était fini, maintenant il tenait le bon bout. À vingt sept ans ce n'était pas si mal.

Il n'eut pas l'occasion d'atteindre le troquet. Une fille se mit en travers de sa route bien décidée à ne pas finir la nuit sans lui, semblait-il. Elle était jolie elle ressemblait à une fille de bonne famille que son petit ami vient de laisser tomber dans la nuit pour se rendre seul à une soirée. Mais elle n'était pas du tout désemparée. Au contraire enjouée et rieuse avec, pour un prix finalement raisonnable, tout un tas de propositions du style qu'on ne rejette pas sans avoir réfléchi. Il appréciait son apparence ; lui-même s'habillait au dessus de ses moyens. Il jugeait très important de se sentir ainsi valorisé. Et il estimait que les circonstances ne lui avaient jamais donné tort. Les gens en général se montrent beaucoup plus prêts à considérer vos désirs si vous portez un peu plus que trois sous sur le dos. Plus il regardait la fille plus elle lui plaisait. Elle n'avait rien d'une prostituée... Cependant ses propositions étaient sans équivoque. Il se laissa tenter à condition qu'elle lui offrît une bière fraîche une fois dans sa chambre.

— Laissons tomber ma chambre pour ce soir si tu veux bien. Elle me sort par les yeux aujourd'hui. Non, accompagne-moi chez moi, je n'ai pas envie de m'y retrouver seule. Si tu tiens vraiment à la bière tu n'as pas le choix c'est là-bas qu'il y en a.

— Tu n'as pas peur ? Tu emmènes n'importe qui chez toi ?

Elle le regarda en face en souriant une nuance de défi dans ses yeux.

— Non. C'est exceptionnel. Une envie. Tu m'inspires. Sache que je sais me défendre si ça peut te rassurer.

— OK c'est loin ?

— Nord-Ouest. Rue Ampère.

— Carrément !

— C'est juste un deux pièces au dernier étage. L'ascenseur ne va même pas jusqu'en haut. Je ne travaille pas depuis si longtemps. Tu as une voiture ou on arrête un taxi ? Il faudra juste faire un détour, je n'ai plus de cigarettes.

Il y avait comme il s'y attendait un embouteillage devant le tabac. En la regardant traverser la rue il se demanda combien restaient ouverts la nuit. Peut-être était-ce le seul. Quelle galère ! Elle prit sagement la queue sur le trottoir et il eut tout loisir d'apprécier sa silhouette elle avait les jambes minces et de gros seins mais, il s'en aperçut plus tard, ils étaient amplifiés par sa tenue de travail.

L'appartement était modeste -d'une modestie que soulignait le souvenir de la grandiloquence du hall — récupéré sur d'anciennes chambres de bonne.

Elle fila directement se changer et lui dit de se servir lui-même sa bière dans le frigo. Ainsi qu'elle le lui avait demandé « mets-toi à l'aise et dépose ton enveloppe sur le frigo comme ça on n'en parlera plus », il déposa en billets le prix convenu — il n'avait pas d'enveloppes sur lui. La cuisine était

toute propre très blanche avec tous les gadgets ikea et de petites notes chaleureuses. Ça ikéait ferme aussi dans le living tout aussi méticuleux. Sa bière à la main il se laissa tomber dans un canapé de toile coquille d'oeuf avec fauteuils assortis. Il alluma la télé, un type maigre et rougeaud tout en plis verrues et poils y faisait le détail des subtilités de la traque du cerf. Il caressait la tête d'un bigle qui semblait centenaire et venait sans doute de courir car il tirait une langue de 50 cm en bavant.

Il y avait aussi au mur derrière le récepteur une photo de chien qu'une petite fille tenait par le cou et lui faisait pendant un poster qui représentait une danseuse classique serrant contre son coeur une paire de chaussons ravagés. La fille réapparut en tenue légère ses cheveux attachés et sans maquillage. Elle laissait un sillage de savon odorant. Étant donné la nature de leur relation il trouva un peu choquant qu'elle lui demandât de l'aider à déplacer la plante verte, ce qu'elle voulait faire depuis longtemps sans parvenir à seulement l'ébranler. Mais tout bien pesé il s'en trouva très bien. Mieux qu'avec Marina il devait se l'avouer, tellement désinvolte et jouisseuse, dominatrice, et dont les façons de s'exprimer le mettaient parfois mal à l'aise. Ce n'est pas qu'il soit complexé mais parfois, un geste, une expression, une attitude, et il ne pouvait se défendre d'un sentiment d'infériorité. Seulement dès qu'ils se trouvaient seuls, d'égal à égal sur un matelas, entre eux c'était très sérieux et pour lui comme pour elle c'était ce qui comptait.

En vérité il se payait ce soir une petite diversion très salutaire à bien y regarder : Il était plus sain que Marina avec ses airs de Lady Commandement n'assurât pas tout à fait son empire sur lui. Une petite porte de sortie était toujours la bien-



venue. D'autant que celle-là de porte il la sentait bien, il ne doutait pas une seconde de son total succès. Il avait déjà oublié « l'enveloppe ». Du coup il souleva la plante avec une ardeur renouvelée.

— Passe dans la salle de bains si tu veux te rafraîchir tu me trouveras dans la chambre.

Il y avait un peignoir de bain posé sur le bord de la baignoire. Tout naturellement il prit un cintre et suspendit soigneusement ses vêtements avant de rapidement passer sous la douche. Dans le miroir en pied, enfilant le peignoir, il se regarda complaisamment : jeune ferme élancé pas un poil qui dépasse le cheveu ras la peau unie le profil droit. Il entrouvrit le peignoir et prit ses organes en main tenant la pose il se trouva convaincant. Il massait doucement afin de gagner en volume. On n'est jamais assez avantage.

Lorsqu'il se réveilla au matin bien avancé il fut surpris la mémoire lui revenant de se trouver, le mal de crâne excepté, si parfaitement bien dans un lit étranger. Il n'avait pas du tout envie de se lever, juste se blottir contre ce corps tiède et doux si vite devenu familier, respirer la fraîche odeur de l'assouplissant dans les draps.

Les filles d'habitude — sauf Marina peut-être — il n'avait qu'une hâte quand il avait obtenu ce qu'il voulait : s'en trouver loin. Et tout heureux de la nouveauté il se pelotonna contre celle-ci qui en un mouvement d'un naturel conjugal, cala ses fesses contre son ventre. Mais soudain il bondit. Il était presque midi ! Marina passait le prendre chez lui pour déjeuner. Il se douchait déjà et elle faisait du café pour l'aider à démarrer. Dix minutes plus tard la langue brûlée par le café

hâtif il était sur le palier à promettre qu'ils se reverraient. Elle lui glissa discrètement ses billets dans la poche il fit semblant de ne rien voir : il comprenait parfaitement. Il avait noté son numéro, il se garda de lui donner le sien. On ne sait jamais.

### chapitre 3

Ça l'arrangeait de récupérer ses billets. C'était en plus de la part de la fille, un geste assez flatteur pour sa vanité. Il était un peu juste en ce moment. Il avait dû quitter son job il y a quinze jours, suivant la découverte d'une indécatesse : il avait un peu tiré dans la caisse. Ça s'était joué à trois jours près. Il attendait sa paie pour restituer et tout serait passé à l'as. Mais il y avait eu un fournisseur à payer en catastrophe en liquide et tout avait été découvert. On ne lui avait pas laissé son poste une heure de plus. Tout s'était d'ailleurs passé en douceur il avait démissionné, on lui avait signé toutes les attestations qu'il avait voulu. C'était d'autant plus nul que, à trois ou quatre jours près, personne n'aurait rien vu. Quand il pensait aux sommes qui depuis trois ans étaient passées dans ses mains sans la moindre embrouille se faire poisser pour si peu... Tout ça pour acheter une voiture. Il n'avait

pas pu la laisser passer. Inutile de demander une avance... il connaissait Madame Weteye. Il n'avait pas envie de passer des heures à expliquer qu'une voiture lui était absolument nécessaire et celle-là précisément. Oui, au dessus de ses moyens. Enfin ça ne s'était pas si mal passé. Pas de plainte c'était déjà ça. Pas d'allocation de chômage non plus. Il avait durement négocié son départ et n'avait pas obtenu grand chose. Il n'était pas en bonne position pour le bras de fer. Ça l'avait échaudé il n'avait pas envie de s'y remettre tout de suite et même jamais si possible. C'était le moment de réfléchir vite.

Il avait un truc sous la main qui lui trottait déjà dans la tête. La fin des soucis financiers pour longtemps. Depuis qu'il était au courant de la chose il ne pouvait s'empêcher d'y penser. Mais tout seul, laisse tomber. Il fallait une équipe. C'est comme ça qu'il s'était remis à penser à Raphaël son vieux copain de Villejuif l'Italien, le « maffieux » disaient ses ennemis au lycée. Raphaël avait eu des hauts et des bas dans la délinquance, il avait même fait un peu de prison mais il avait des relations, son père aussi, ils ne s'en cachaient pas. Il était peut-être toujours là.

Il y était en effet. Même le quartier n'avait pas encore trop changé, il ne s'était pas perdu. Raphaël n'était plus dans l'appartement où il vivait autrefois avec sa mère. Il était dans une maison. Une vraie maison d'Italien avec des paillettes dans le crépi des murs et une allée de marbre pour aller du portail vers le porche d'entrée. Sa femme ne s'est pas montrée sûrement quelqu'un que Cyril ne connaissait pas. Ils buaient l'apéritif sous une véranda close et Cyril expliquait son affaire. Sans mentir ni finasser. Ils avaient été amis dans le temps. Pour être écouté il fallait faire confiance. Il ne pensait pas que son ami serait à même de décider seul dans ce

genre d'affaire mais il le savait assez malin pour en estimer correctement l'intérêt, suffisamment bien introduit pour lui être d'un bon conseil.

Raphaël se garda d'une appréciation qui l'engagerait mais il semblait considérer la proposition avec intérêt.

— Je t'appellerai demain vers la fin de l'après midi disons sept-huit. J'aurai du nouveau.

— Du solide tu penses ?

— Ça ne dépend pas de moi mais il me semble que ça peut se faire. On est des vieux copains je t'ai toujours connu sérieux.

— Oui un peu trop je trouve.

— C'est assez lourd ton affaire on ne peut pas bricoler ça à la légère. Il vaut mieux savoir ce qu'on fait et où on met les pieds.

Journée vacante et inutile, le lendemain sadique se traîna avec une lenteur étudiée. Le début de l'après-midi le trouva au cinéma; trop énervé il ne put endurer cette longue séance immobile dans le noir et n'y tenant plus il se retrouva dehors bien avant la fin. Il ne savait déjà plus ce qui se passait à l'écran. Si Raphaël n'avait pas tout à l'heure de bonnes nouvelles les choses allaient devenir bien compliquées et pas du tout gagnées. C'est plusieurs interminables heures après, alors qu'il remontait chez lui avec une flasque et du coca que la sonnerie le surprit dans l'escalier.

— C'est Raphaël tu peux passer me prendre tout de suite ?

Il pouvait. Raphaël n'eut même pas à attendre dix minutes dans l'allée. Ils n'entrèrent pas dans la maison. La BMW était déjà sur le trottoir.

## chapitre 4

Le restaurant n'avait pas plus de dix ans, un peu éloigné des quartiers qu'ils fréquentaient adolescents. Il était vaste et clinquant tout décoré de jambons et de salamis enrubannés de vert et rouge aussi nostalgiques que l'étui de paille des bouteilles qui rivalisaient d'italianité exposées derrière le bar. De lourds rideaux aux plis cassants brisaient les regards que de la rue on aurait pu vouloir tenter avant d'entrer.

Ils traversèrent la salle un peu sombre où seulement un couple entrechoquait ses verres apéritifs avec des expressions stupides et embarrassées. Cela sentait le cigare et la charcuterie sèche. Un peu comme une odeur de grenier se dit Cyril. Mais ça n'était pas ça non plus, c'était sans doute aussi du typique italien.

La porte qu'ils franchirent révélait un décor tout autre : un bureau long et étroit. Verre acier et laine grossièrement tissée,

un sol à deux niveaux et, courant sur toute la longueur du mur de pierres vives une étroite baie qui s'éclairait des derniers rayons de soleil donnant sur le jardin plein sud. Sur la droite, la large spirale d'un escalier se tordait vers un garage en sous-sol dont l'accès de pierre rouge était à l'extérieur creusé parmi les massifs de lavande.

Tout cela Cyril n'y prêta pas attention : il venait de faire tilt devant la fille qui montrait haut ses jambes assise sur le large accoudoir d'un fauteuil bas. Vêtue de noir et de luxe, fraîche, sortant comme Vénus de la mer d'un centre de beauté du Faubourg St Honoré. Ses très longs ongles étaient faux, bombés laqués de blanc et la simple attache de ses cheveux blonds sentait la séance à plus de 200 € : Marina qui ne se laissa pas serrer la main et eut lors des présentations une légère inclinaison indifférente de la tête. La nuque fournie d'Oreste Scampi était appuyée sur son bras pâle étendu sur le dossier. Lui portait un col roulé du même gris clair que son pantalon, sa peau couleur d'une olive claire, court et râblé ; beaucoup moins jeune que sa conquête. Éric était celui qui fumait le cigare et encensait l'établissement : petit maigre et nerveux.

Lorsque Raphaël eut fini de les présenter le silence s'installa que Cyril s'empressa de combler. Pas très à l'aise, le dissimulant, motivé en cela spécialement par la présence de la fille auprès de qui il ne voulait pas passer pour quantité négligeable. En l'occurrence elle ne semblait pas le désirer non plus. L'assurance qu'elle l'obligea à manifester porta ses fruits. Bien sûr Scampi n'allait pas se montrer enthousiaste ou même trop intéressé : il garda son ton rogue et son visage impavide. Mais Cyril avait bien senti l'attention qu'il portait à son exposé. Quant à lui, tout retourné par le regard faussement nonchalant de Marina qui promenait sur son corps sa



brûlure et ne perdait rien des détails anatomiques, il ne se laissa pas pour autant prendre au dépourvu par la question :

— Combien comptes-tu te réserver ?

Il y avait pensé avant de venir.

— Je pensais à 15 %.

Échange de regards apparition des calculettes conciliabule entre Éric et Scampi. Penchés en avant occupés de calculs rapides et précis ils ne voyaient pas au-dessus de leurs têtes la fixité des visages de Marina et Cyril dont les regards s'entrechoquaient.

— Ouais ça peut le faire, dit finalement Oreste en se redressant. On retire les 15 % du gosse. On coupe le reste en deux : une moitié qu'Éric et moi partageons et le reste entre Marina Raphaël Serge et Sammy dont on aura besoin. Clair et net chacun s'y retrouve.

— Et ça donne quoi par exemple ? demande Raphaël.

— Les quinze pour cent 183 000 €. Et vous quatre 130 000 € chacun. Ça mérite quand même un effort non ? Avant tout on a quand même des trucs à vérifier. On va se pencher là dessus déterminer la faisabilité et mettre le truc au point. Mais si on le fait à mon avis il faudra faire appel à Serge et à Sammy. Tout ça va prendre une bonne semaine. Retrouvons nous ici dans 8 jours même heure pour voir comment ça tourne. Cyril donne ton numéro, Raphaël t'appellera l'après midi pour confirmer.



## chapitre 5

Marina le prit de court au téléphone dès le lendemain. Il se réveillait à peine.

— J'ai relevé ton numéro hier quand tu l'as donné à Oreste. J'ai eu envie de te voir c'est tout.

— D'accord pourquoi pas. Quand ?

— Tout de suite je suis libre. Le temps de venir.

— Chez moi ?

— Si tu veux bien : c'est le plus simple. Donne moi ton adresse. Dans une heure je suis là.

Il transigea à une heure et demie le temps de se doucher retaper la tanière et faire quelques courses. À peine avait-il refermé la porte du frigo sur les douceurs qu'il venait de remonter que l'interphone vrilla à travers le petit appartement son perçant commandement. Juste à temps il n'aurait pas voulu qu'elle le vît avec ses sacs Monoprix. Il débloqua la porte et entreprit de défaire le papier cellophane d'une boîte de chocolats à la menthe. Il venait d'en fourrer quatre ou cinq dans un tiroir pour que le paquet n'ait pas l'air trop neuf quand elle lui arriva dans le dos. Il n'avait pas remarqué la veille qu'elle eût un parfum spécial mais tout de suite il le reconnut.

— Black Mint ! Dit-elle j'adore ça. C'est bon signe de te trouver avec ça à la main.

Et tout en retirant une des minces gâteries de son bruisant emballage elle alla tout droit à la fenêtre et tira les rideaux :

— J'ai de l'herbe thaï importation directe. On va se faire un stick de la mort.

— Hum je ne fume pas.

— Ah toi aussi décidément... Eh bien buvons aussi je n'ai rien contre. Tu as peut-être de la vodka.

— Oui je crois.

— Parfait prépare les verres je me roule un petit joint pendant ce temps. Cette herbe est trop bonne tu ne sais pas ce que tu perds. Mais ne t'inquiète pas je ne vais pas te prendre

la tête avec ça je suis pour la liberté.

— Ça tombe bien moi aussi.

Il regardait dans le compartiment à glace se demandait s'il restait dans cette bouteille qu'il avait là depuis son dernier coup de spleen un fond suffisant. Il n'y avait pas pensé tout à l'heure il avait remonté du Porto.

Puis les préliminaires cavalièrement expédiés d'un commun accord ils entreprirent frénétiquement de commencer à trahir avant même que l'accord soit conclu, les nouveaux associés de Cyril.

De toute la semaine cette frénésie ne les quitta pas. Marina passait dans le studio tout son temps libre et s'envolait précipitamment aux heures où elle avait coutume de rejoindre Oreste. De l'affaire qui les avait mis en présence ils ne parlaient jamais.

La soirée d'hier dans la boîte échangiste avait été leur première sortie ensemble dans le monde. Marina qui avant de rencontrer Oreste posait pour des photos, connaissait depuis longtemps l'appartement dont Fabrice avait fait un célèbre lieu de rendez-vous. Elle y allait encore parfois, jamais avec Oreste tenu dans l'ignorance de tout ce pan de son existence. Sans qu'elle eût à ruser d'ailleurs car bien que jaloux il ne s'intéressait pas le moins du monde à ce qu'elle avait pu faire avant lui. Elle continuait cependant de temps en temps, histoire de ne pas perdre la main ni le contact on ne sait jamais. La vie avec Oreste n'était pas, il s'en fallait, ce qu'elle avait connu de pire : elle n'avait jamais eu de meilleur train de vie. Mais il était plus proche du barbon que du prince

charmant auquel elle n'aurait pas beaucoup sacrifié non plus peut-être : être riche et indépendante voilà tout ce qui l'intéressait. Elle avait tout loisir d'y parvenir ; il se passerait encore beaucoup d'années avant que les hommes se raréfient dans ses filets. Elle accordait toutefois une mention spéciale à ce jeune amant : Cyril était sexy il sentait bon. Il la faisait craquer. Heureusement pas au point de compromettre son avenir. Le duo amoureux dans un studio coin cuisine elle ne trouvait ça amusant qu'en pointillé.

Hier au soir elle était partie de chez Fabrice à l'heure de la sortie des cinémas, au moment où ça devenait intéressant. Tout ça pour trouver Oreste endormi devant son récepteur télé. Rien après qu'elle l'eût réveillé et qu'ils se fussent couchés n'avait pu mettre fin à ses ronflements. C'est elle qui avait lâché le terrain et était repartie finir la nuit dans sa chambre. Elle avait occupé la matinée puisqu'elle s'était levée tôt, en soins esthétiques et coiffure pour passer le temps en attendant midi. Malgré tout elle arriva chez Cyril en avance. Celui-ci la précédait de peu. Lorsqu'elle sonna, il proposa d'aller manger un morceau car il était mort de faim. C'était une bonne idée qu'il prenne des forces. Pour elle, les soins de la matinée feraient ainsi quelque profit avant de se perdre dans la tourmente maintenant bien connue d'eux. Adolphine et Estelle, chacune de son côté, les deux jeunes coiffeuse et esthéticienne, lui avaient demandé si elle était amoureuse pour manquer deux rendez-vous en huit jours et venir subitement un matin sans prévenir. Oui, on pouvait bien sûr le dire comme ça. Cela dépendait de ce que l'on entendait par là.

— Pas du tout avait-elle néanmoins répliqué j'étais un peu malade.

Elle ne faisait confiance à personne.  
Elle insista pour inviter Cyril et choisit elle-même le restaurant.

— Je te dois bien ça depuis une semaine que je viens chez toi.

— Une semaine déjà ! Sans toi ça aurait dû être la plus longue semaine de mon existence.

— C'est tellement important pour toi la réponse d'Oreste ?

— Je voudrais que ce coup ne foire pas. Aucune envie de redevenir salarié. Il va m'appeler tout à l'heure. Je pense que j'ai bien vu le truc et que rien ne m'a échappé qui pourrait tout mettre à l'eau. Je n'ai pas envie de passer pour un nul.

S'il s'était attendu à avaler vite fait un morceau au café du coin il dut se résoudre à passer trois fois plus de temps à une table tout en petits détails raffinés. Il ne le regretta pas le déjeuner était délicieux. Marina venait toujours en taxi et ils avaient pris la voiture de Cyril qui commençait soudain à avoir de la gueule avec cette fille sur le siège passager. Au déjeuner elle ne négligea rien pour le vamber. Il dut bien s'avouer que c'était le genre de sortie qu'il n'avait jamais eu l'occasion de faire auparavant. Top niveau vraiment. Il commençait à se faire une petite idée de ce qui pourrait réellement lui plaire dans la vie.

Il avait dit à Marina qu'il espérait que ça marcherait mais sans doute n'imaginait-elle pas à quel point c'était important

pour lui.

Pas de meilleur aphrodisiaque que cet excellent déjeuner dans un décor somptueux. On en sort très valorisé avec une très bonne idée de soi-même. Ce pas qu'il avait tant voulu sauter Cyril se voyait en train de le franchir aisément. Il n'était pas spécialement amoureux mais il devait reconnaître que Marina avait le talent de rendre la vie brillante et aisée. À condition d'avoir les moyens de suivre. Une question de jours maintenant. Si tout roulait.

Vers le milieu de l'après midi alors qu'elle fumait nue roulée dans un drap sur la moquette, elle rampa pour se rapprocher et se blottit contre lui.

— Je plaquerais bien tout pour rester avec toi.

— Ne t'avance pas trop tu pourrais le regretter. Ce ne sont pas des choses à dire juste comme ça pour parler.

— Mais je suis sérieuse. Tu imagines la vie que nous aurions ensemble toi et moi ?

— Je m'en fais une idée oui.

— Et alors ça ne te plairait pas ?

— Je pourrais m'y faire. Mais il y a un certain Oreste Scampi qui ne serait peut-être pas d'accord.

— Laisse. Je suis avec lui parce que je le veux bien. Je n'ai pas encore la marque de son ranch au fer rouge sur la fesse droite et j'ai toujours fait ce que j'ai voulu. C'est vrai qu'il est



vraiment friqué. Et alors? Il n'y a pas que ça. Tu n'as peut-être pas remarqué la différence d'âge...

— Éric alors, il est jeune lui...

— Merci c'est tout ce que tu trouves bravo. Tu l'as regardé? Berk. Merci vraiment. Allez, ne sois pas con, toi c'est toi. C'est spécial. Je ne vais quand même pas t'expliquer ça. Tu n'as même pas besoin de me toucher il suffit que je sente ton regard... Je voudrais que ça dure un peu. Qu'on ait tout le temps... 24 h/24.

— Moi aussi. C'est peut-être juste l'affaire de quelques jours.

— Oui 310 000 à peu près à nous deux.

— C'est pas mal non?

— Pour un début. Mais ça risque d'être un peu court.

— Un peu court! Qu'est-ce qu'il te faut?

— Mais c'est évident. Bien sûr, c'est déjà très bien. Mais pour un début je le maintiens. Si on veut s'installer sérieusement où qu'on aille c'est loin d'être assez.

— Enfin, c'est quand même pas mal!

— Compte toi-même. Il en faudrait au cinq ou dix fois plus pour être vraiment tranquille. Ça te fait rire? Pas moi. Personne avant ne m'a fait cet effet. J'ai envie de vivre avec toi. Mais

une vraie vie. Pas un truc minable dans un lotissement pavillonnaire comme n'importe quel couple de connards. Toi et moi on vaut mieux que ça. Je sais que tu es d'accord. Tu l'as bien dit que tu ne veux pas finir salarié. Moi non plus. Salarié à quoi en plus je me le demande... Seulement ça ne va pas venir tout seul ce n'est pas moi qui vais te l'apprendre. Si on ne veut pas rater le train il faut penser à s'organiser. De toute façon quoiqu'on veuille il faut se battre. Autant que ça vaille le coup. S'il faut se mettre à mégoter ce n'est même pas la peine de commencer.

— Je n'ai pas envie de mégoter. Pas question.

— Tu vois bien c'est toi qui le dis. On a besoin d'un capital un truc qui rapporte je ne sais pas moi, une boîte. Mais si on veut disons un minimum de 8 ou 9000 € par mois ça demande quoi au départ? Dix fois plus?

— Je suppose oui. Et encore là on n'a pas droit à l'erreur.

— Voilà. Tu ne vas pas me dire que en partant de zéro car tu n'as rien non ? Et moi non plus, 310 000 € seront suffisants. On pourrait payer les premières traites d'une baraque raisonnable, sans folie. Mais après on est à sec. Non; si on ne veut pas galérer, vois toi-même.

— Dis donc on n'est pas en avance. Il faut faire vite.

Elle se lève s'étire.

— Enfin tu vois le problème...

— Oui très bien : on n'a plus qu'à faire le coup tout seuls.

— Si on pouvait ça serait idéal.

— On ne peut pas; point.

— C'est vrai... dommage... Mais quand même merde ce n'est pas possible qu'il n'y ait aucun moyen. Peut-être après. Car en fait ce qu'il faut c'est ne pas partager.

— Je suis sûr qu'ils seront tous d'accord. Chacun mettra sa part dans la corbeille de mariage et ils nous balanceront des kilos de riz sur la gueule quand on s'éclipsera pour le voyage de noces.

— Arrête. Il y a sûrement un moyen de ne pas partager.

— Tu es folle!

— Je cherche c'est tout. Je nous vois déjà tous les deux... il faut qu'on trouve. On en reparlera. Oreste n'est pas là cette nuit je crois qu'il doit partir après la réunion... Enfin si elle a lieu. Oh je serais trop déçue.

Elle entre dans la salle de bains en ressort dix minutes plus tard habillée de pied en cap et elle a même trouvé le temps de se donner l'air apprêté. Elle se serre contre Cyril.

— Te quitter déjà!

Elle a l'air si triste en s'engouffrant dans l'escalier.

Le léger parfum que laissait son sillage résumait toute la question : dégoût, attirance, il ne savait trop. Obsession... une bonne nausée et le violent désir.

Les paroles de la fille et leurs implications faisaient leur chemin vers la conscience de Cyril. Il ne s'agissait plus de mots. Il avait le choix mais c'était pipé. Ou bien il poursuivait suivant la logique que lui-même avait mise en route faisant front au dégoût au danger à l'angoisse mis au pied du mur de surmonter ses délicatesses et de se fermer au doute. Ou bien il demeurait médiocre et négligeable, de nouveau subalterne dans cette vie, regardant passer dans leurs grosses voitures les autres qui rentraient dans leurs villas cossues et s'affichaient avec des filles qui ne se bradaient pas. N'avoir pas osé saisir cette chance achevant de le convaincre de ses incapacités et de lui ôter sa confiance en lui, pèserait trop lourd pour lui permettre de saisir une prochaine éventuelle occasion. Comment faire machine arrière? C'était lui qui avait tout mis en branle, ils n'étaient pas venus le chercher.

Ainsi tout son avenir se trouvait engagé dans cette partie truquée où une fille avait amorcé le piège. Parlait-elle vrai, ou non? Qu'en savait-il, était-elle manipulée? Sans parler du mépris qu'elle ne se priverait pas dans tous les cas, de lui manifester. Cette petite pute qui se laissait tripoter par un Oreste. Elle le cataloguerait « moins que rien » et l'oublierait aussitôt. Y penser le hérissait.

Oui que voulait-elle exactement? Il ne comprenait pas très bien. Oreste n'était pas jeune c'est vrai mais il était plutôt cool, généreux, parfait pour une petite poupée de luxe comme Marina. Lui faire un mauvais coup n'était pas sans danger elle devait s'en douter. Elle disait que c'était à cause de lui, Cyril, qu'elle se lançait. Vraiment elle voulait vivre avec lui! ...était-ce possible, quelle folle!... Elle avait l'air si triste en partant.

## chapitre 6

La réunion décisive eut lieu le soir même. Le coup de fil tant attendu comblait les espérances de Cyril, l'étude préliminaire s'avérait positive. On pouvait passer au vif du sujet, et même rapidement. Dans quelques jours tout serait fini. Ils seraient à la tête d'une petite fortune. À partager. Il comprenait Marina. À lui aussi sa part semblait maintenant étriquée. Pas même 200 000 €, on n'allait pas loin avec ça, c'était tentant de tout avoir. Le tout judicieusement placé et c'était la vie entière qui était garantie. Ils étaient en plus d'accord tous les deux pour s'installer quelque part dans le Sud.

Les autres étaient un sacré obstacle cependant. Ils n'avaient rien d'enfants de chœur. Cyril pensait que c'était peut-être à lui de plutôt se méfier. Mais Raphaël qu'il connaissait bien et depuis longtemps lui garantissait l'absolue correction d'Oreste dans le business :

— Il prend le commandement et on s'en remet à lui. C'est sa place et c'est comme ça que depuis tout ce temps il travaille sans le moindre ennui. Dans ce genre de choses s'il n'y a pas la confiance au départ c'est la cata à plus ou moins longue échéance. Ce n'est pas une plaisanterie on est tous armés, nerveux : on ne peut pas laisser les choses dégénérer. Il faut un chef. Qu'il y en ait un qui commence à partir en crabe c'est foutu, on peut s'attendre à compter les morts plutôt que les billets.

Cependant ce même Raphaël garantissait à Oreste l'honnêteté de Cyril. Qu'en savait-il?...

Dans le même bureau que la semaine précédente ils étaient sept ce soir. Serge et Sammy se trouvaient là aussi. Sammy, encore plus sec qu'Éric si c'était possible, avait une réputation de chauffeur que rien ne prend au dépourvu. Serge était un gros bras, tout du catcheur : les trois ensemble Sammy Éric et Marina auraient eu de la peine à faire le poids dans l'autre plateau de la balance. Il semblait encastré dans le fauteuil qu'il dissimulait tout entier. Sammy s'agitait nerveusement les fesses pointues sur un coin de table. Cyril nota que Marina semblait amaigrie vêtue de sombre pull et pantalon sans maquillage ou alors très discret. Elle lui sembla fragile jalousement encadrée par Oreste et Éric. Ses cheveux tombaient librement elle n'avait pas osé quand même faire le coup du chignon. Son apparence frêle l'attendrit malgré ses doutes, et l'enjeu.

Oreste jouait avec une cigarette sans l'allumer et le tapotement du filtre sur le paquet l'agaça sûrement car elle prit un briquet dans son sac et lui en tendit la flamme. Il tira quel-

ques bouffées, ouvrit la séance. Tout collait selon lui en apparence. Il n'y avait pas de lézard décelable à condition bien sûr de pouvoir se fier aux renseignements de l'ancien employé du service comptable. On ne pouvait rien vérifier dans la boîte-même bien évidemment. Pour que tout soit bien clair Cyril dut reprendre son exposé à partir de zéro. Raphaël se tenait près de lui dans une attitude ferme qui montrait qu'il assumait pleinement la responsabilité de l'introduction dans le groupe de cette nouvelle recrue.

L'itinéraire avait été soigneusement repéré selon les indications que Cyril avait données la semaine dernière et toutes les dispositions avaient été prises.

Un fourgon bancaire quittait Nanterre le surlendemain matin à 6 heures. Il emportait des fonds en liquide pour une tractation concernant la construction d'un centre commercial et plusieurs immeubles résidentiels sur une commune éloignée d'une centaine de kilomètres. Le trajet devait durer 3/4 d'heure, une heure, mais pas plus à ce moment du matin. L'obligation de discrétion liée à certains aspects de la négociation empêchait la mise en oeuvre de tous les moyens de protection classiques.

Une fois dans la nature les billets n'avaient, on pouvait y compter, aucune chance d'être repérés. Officiellement le fourgon quittait la banque pour une tout autre livraison. Une fois acquittés de celle-ci et les deux motards retournés à leur base, les chauffeurs n'étant pas attendus avant midi avaient largement le temps de faire un petit tour supplémentaire. Le premier arrêt était pour une banque pas trop éloignée, personne ensuite ne s'inquiéterait d'eux sinon bien sûr le team qui représentait le récent ancien employeur de Cyril. Mais là, on ne commencerait pas à se poser des questions avant la pause déjeuner. Cela laissait un appréciable battement.

Aucune liaison directe pour donner l'alarme. Le transfert était top secret. Il y avait les mobiles personnels des convoyeurs bien sûr mais ce n'était rien de sûr, et ils n'auraient certainement pas l'occasion de s'en servir.

Ses petits emprunts l'obligeant à se tenir au courant Cyril avait par hasard soulevé le coin de ce voile. À l'affût et curieux, il avait discrètement approfondi la question. Il était sûr que personne ne se doutait qu'il savait. La preuve : on l'avait viré ! Pendant qu'il parlait les autres suivaient sur une carte l'itinéraire, il conclut en disant qu'il n'avait songé à aucune tactique précise si ce n'est qu'à son avis si quelque chose devait être tenté c'était plutôt vers la fin du parcours.

— Bien vu répliqua Oreste. C'est aussi ce que nous avons pensé : c'est là sûrement le moins fréquenté. On a d'ailleurs trouvé un endroit. L'endroit idéal de l'avis de ceux qui ont repéré.

Il posa sur la carte un doigt court et soigné.

Comme s'il s'agissait d'un signal Marina se leva et se mit à remplir les verres qui avaient été préparés sur la table basse.

— On sera presque à destination, ça ne va pas nous laisser beaucoup de temps pour se retourner.

— Plus que suffisamment. Ils ne commenceront pas à s'inquiéter avant dix heures, neuf au plus tôt, dans le pire des cas. Cet embranchement est idéal. D'abord la route là est très sinueuse pas moyen de foncer, ce qui avec Sammy au volant nous donne l'avantage. La petite départementale là est un cul de sac qui conduit à une ancienne usine désaffectée maintenant. À cette heure elle sera déserte. Je vous



rappelle que comme nous sommes en janvier le jour ne sera pas encore levé ce qui est encore un point pour nous.

Tous avaient les yeux sur la carte. On allumait des cigarettes pour relâcher un instant la pression.

— Il faut juste faire que le camion s'arrête et qu'un type en sorte sans se méfier. C'est là que Marina va gagner sa part.

— J'ai deviné : elle va faire du stop en maillot de bain.

Pour une fois que Serge l'ouvre il n'a vraiment aucun succès.

— On poste Éric et Raphaël pour faire le guet avec leurs tel à ce carrefour, deux ou trois kilomètres avant. Dès qu'ils voient se pointer la fourgonnette on plante une voiture portières ouvertes contre un poteau et Marina s'étale au milieu de la route, K.O, la jupe remontée sur son joli derrière.

— Et s'ils ne me voient pas ? Ils vont me rouler dessus !

— Aucun danger. Imagine dans la lueur des phares une mignonne petite nana vêtue de clair et en difficulté, ils n'auront rien de plus pressé que de voir ça de plus près. Aucune chance qu'ils s'en vantent sur leurs mobiles. Dès leur descente ils seront neutralisés, sans avoir le temps de rien, par Serge et Sammy puis ré-embarqués dans leur cabine et emmenés sur la route de l'usine. Si le chauffeur est resté dedans je me chargerai de lui. Éric, Raphaël arriveront pour donner un coup de main en cas de nécessité. Là vous filez tous le plus vite possible sur la voie désaffectée et moi je ferme la marche avec la caisse « accidentée ». On prend ce qui nous

intéresse on saucissonne les deux types dans leur habitacle et on disparaît vite fait. Total dix minutes un quart d'heure et très peu de temps sur la route principale.

— Et moi alors je suis où dans cette histoire ?

Cyril en plein malaise.

— J'allais en parler. Tu n'es pas directement sur le coup à cause de ton ancienne boîte. Les enquêteurs vont s'intéresser à toi forcément. Il vaut mieux prévoir. Tu te fais un alibi et un solide. Tu peux faire ça ?

— Oui bien sûr. Mais...

Un regard à Raphaël. Il ne poursuit pas.

— Entre sept heures trente et huit heures, tu rejoins le garage de Stéphane. Raphaël va t'y conduire tout à l'heure pour que vous fassiez connaissance. C'est un vieil ami. Il nous fournit les voitures. On s'y retrouve après pour les lui rendre deux heures après elles seront méconnaissables. Il faudra prélever son défraiement avant le partage. Vers midi tout sera réglé. On reprend nos caisses respectives et cap au Sud par des routes différentes. Prévoyez de passer quelques jours à la campagne avant de toucher votre part. Voilà les grandes lignes. Maintenant on règle les détails et on met au point la chorégraphie. Si vous avez des questions c'est le moment on ne fera pas d'autre réunion. Quand on se quittera chacun doit tout avoir bien en tête. Ensuite Cyril, Raphaël va t'emmener au garage. J'irai me procurer les accessoires. Ça risque de me prendre jusqu'à demain midi.

Une heure et demie plus tard ils en avaient fini. Ils se serrèrent la main. Cyril remarqua l'air absent, préoccupé, de Marina. Son rôle le surlendemain devait l'angoisser quelque peu. Lui au contraire c'était de se trouver écarté qui l'inquiétait. Il ne savait quoi en penser. Ça se défendait. Mais il se sentait comme un enfant qui compte pour du beurre dans le jeu des plus grands. Oreste peut-être ayant perçu quelque chose entre lui et Marina voulait lui signifier sa place. C'était paranoïaque comme explication il la rejeta. Marina lui avait serré la main en disant « à après-demain » charmante ni plus ni moins qu'avec les autres. Oreste était prudent c'est tout.



## chapitre 7

Un boute-en-train Stéphane. Rondouillard rigolard prenant tout à la légère apparemment. Difficile avec lui de sombrer dans les idées noires. Raphaël avait, tandis qu'ils roulaient, résumé à Cyril ce qu'il savait de sa vie : Beaucoup de voyages, un peu de prison, un voilier au double fond rempli de shit, ou un retour de L'Inde en camping-car de surfer tout trafiqué. Un temps à Paris, il avait fourni toute la raya internationale des bourgeois hippies, et son carnet d'adresses avait de quoi faire des envieux. Mais sa dernière peine de prison, la plus dure : 5 années au Liban — les deux premières à l'air libre sous un préau surpeuplé fermé par des grillages — avait mis fin à cette existence. Quand il sortit, il lui restait juste de quoi voir venir, pas longtemps, plumé qu'il fut par les avocats. Il a alors monté cette affaire de location de voitures de luxe et ça avait tout de suite très bien démarré grâce à

ses excellentes relations dans le show business. Malgré sa résolution de se racheter une conduite, petit à petit il s'est laissé glisser, quoique modérément, finalement le voici de temps à autre dans les combines et les affaires de nouveau. Pour le plus grand agrément de personnes comme Oreste qui se fient à lui les yeux fermés. « Confiance » Cyril nota que Raphaël n'avait que ce mot à la bouche. Il ne trouva pas ça rassurant pensant à ce que lui affirmait une de ses copines : « Si tu vois un mot étalé partout dis-toi bien que c'est pour dissimuler la disparition de la chose qu'il désigne. »

Mais tout s'annonçait trop bien, le coup ne pouvait pas mal tourner. Il y avait tout pour que ça réussisse, et l'entrain de Stéphane était communicatif ; il se décontracta.

Par coïncidence, on n'aurait pas trouvé mieux que l'endroit où était le garage comme position de repli : en moins d'une demi-heure ils y seraient de retour par une petite route peu fréquentée.

Stéphane lui fit visiter le garage : locations, occasions, atelier de carrosserie avec sa cabine de peinture.

— À midi, disait-il, la première voiture, celle que les convoyeurs pourraient reconnaître sera déjà prête : repeinte, pneus neufs, nickel : je pourrai même l'exposer à la vente si je veux. Je ferai l'autre après ; c'est moins pressé. Le soir tout sera fini. Et toi tu seras là quand ?

— Je partirai vers 7 heures moins le quart. Il me faut disons 40, 50 minutes.

— Donc vous serez là à peu près tous en même temps.

— Tu fais quoi ce soir ? demanda Raphaël à Cyril alors qu'ils

s'en retournaient.

— Je suis fatigué. Je vais rentrer je manque de sommeil.

— Laisse tomber les filles, ça vaut mieux pour se reposer.

— Je ne vais pas voir de fille.

Que l'autre pense ce qu'il voulait. En fait il avait besoin de calme pour tenter d'y voir un peu clair. De plus Marina lui avait dit qu'elle passerait. Ce n'est pas qu'il brûlait d'envie de la voir elle avait annoncé qu'ils reprendraient la conversation de l'après midi. Le sujet n'avait rien pour le détendre : il n'avait pas envie de penser trop loin. Gérer les choses au fur et à mesure de leur apparition voilà qui serait plutôt dans sa tendance en ce moment. Ça s'entrechoquait dans sa tête il n'aspirait qu'à faire le vide.

Après le départ de Cyril et Raphaël à la fin de la réunion c'est à Auxerre qu'Oreste partit chercher les accessoires : du bon calibre de vrai pro non répertorié. Serge ne s'était pas attardé non plus il était invité à un match de club et il y emmenait Sammy. Éric traînassait, n'en finissait pas de vider son dernier verre. Marina avant de partir remettait de l'ordre, aérait, vidait les cendriers. Elle replia la carte pour la glisser dans son sac. La maison où elle vivait avec Oreste était proche, mais Éric qui n'avait pas souvent eu pareille occasion savait que ce soir personne ne l'y attendait. Il ne pouvait partir sans tenter le coup — depuis le temps qu'il y pensait —, mais ne pouvait se décider à se lancer. L'espèce de voix de fausset qui soudain demanda : « Tu sors ce soir ? » il ne la reconnut pas pour la sienne.

— Pourquoi ?

Vive et un rien narquoise comme si elle s’y était attendue. Il en fut vaguement surpris mais ça semblait bien commencer.

— Ils nous ont tous lâchés. On pourrait dîner ensemble.

— Dîner pourquoi pas... Et après ?

— Après... c’est comme on voudra.

— Tu as raison pas la peine de faire des prévisions. On a tout le temps non ?

Il n’arrivait pas à y croire. Il la pensait inaccessible et voilà que carrément elle lui lançait une invitation. Incroyable ce qu’on peut se tromper. Pourtant elle ne s’était pas gênée pour l’envoyer promener à plusieurs reprises. Les filles c’est toujours pareil : un jour oui un jour non. Peut-être qu’elle craignait Oreste. Éric en était à se demander pourquoi elle lui faisait tant d’effet. Elle était mignonne mais à part ça rien de spécial et les filles mignonnes ce n’est pas ce qui manque. Pourtant chaque fois qu’il croisait son regard il prenait une bonne décharge. C’est vrai que ça ne lui déplairait pas de faire un peu la nique à Oreste. Celui-là il la ramenait un peu trop par moment, comme si on ne pouvait pas le prendre en défaut lui aussi parfois. Tiens Marina justement elle devait bien le savoir. Possible qu’elle soit complètement frustrée. Éric avait quinze ans de moins. Pour une fille ça faisait la différence. Qu’il parvienne à la coincer elle verrait de quoi il s’agit. Sûrement elle ne voudrait pas s’en tenir là. Il verrait. Peut-être qu’il en aurait envie aussi. Pas question en tous cas



de se laisser mettre le grappin dessus. La jalousie et le reste très peu pour lui.

Elle avait empilé les cendriers vidés et les verres sales sur un plateau remis les sièges au garde à vous tapé les coussins rangé les bouteilles dans le bar. Elle alla poser celles qui étaient vides dans le débarras du restaurant et se mit en devoir de refermer les fenêtres qui laissaient entrer un air glacé et humide mais respirable au moins après la puanteur du tabac.

— Tu montes avec moi ou on va chercher ta voiture?

— Allons la chercher c'est plus simple si je te suis.

— Comme tu veux.

— Où allons-nous?

— Bonne question. On n'a sans doute pas intérêt à être vus ensemble.

— Tu cherches la complication. Où qu'on aille on ne peut pas être sûrs. Oreste est trop bien connu partout. Tu sais il n'y a pas de mal à dîner.

— J'ai pas envie d'être sous surveillance si jamais on nous reconnaît. Il est jaloux pas la peine de le titiller là où c'est sensible.

— S'il y a une chose que je déteste c'est errer de resto en resto sans se décider. Je suis fatiguée et j'ai faim. Arrêtons

nous chez un traiteur et allons chez toi.

Pincez-le il rêve. Il n'a même rien eu à faire. Ça n'a jamais été aussi facile. Elle s'est carrément embarquée toute seule. Dire que ça fait des semaines qu'elle est comme un rêve inaccessible ! Son manque de confiance en lui c'est trop con ! Un truc à laisser passer les meilleures occasions.

Les filles je vous jure ! Celle-là prétend mourir de faim et quand il s'arrête chez le meilleur traiteur de l'arrondissement elle ne daigne même pas sortir de voiture. « Je te fais confiance » dit-elle. C'est quoi ce qu'elle boit d'habitude de la vodka ? Et sa marque ? Ça me ferait un bon point si je ne me trompais pas.

— Euh bonsoir. Il me faudrait un repas pour deux... je voudrais faire plaisir à une jeune femme très raffinée...

Dans le XVe au bord de la Seine il avait un appartement tout ce qu'il y a de valorisant : 3 vastes pièces au 6e étage d'un immeuble de standing récemment construit et donnant sur le fleuve, une terrasse de bonne largeur qui courait tout au long, trois portes fenêtres s'ouvrant dessus. Souvenir du meilleur coup de son existence un coup flambant à Milan il y a deux ans et en totalité dans ce placement. Il avait en plus depuis une carte d'agent d'une firme turinoise fantôme qui suffisait pour le moment encore à sa tranquillité. Il maintint la porte du parking en position d'ouverture en attendant le petit coupé blanc. Marina n'était jamais venue. C'était tout à fait le genre d'occasion qui lui démontrait la valeur de son investissement : il savait qu'il allait remonter de quelques crans dans l'estime de la fille. Il le vit sur son visage dans l'as-

censeur. Il se rengorgeait. Tout droit elle passa sur la terrasse balayée par le vent et la pluie pour admirer la rivière et Paris. Il n'y avait rien devant pour gêner la vue et cela bien sûr était déjà pour beaucoup dans l'impression de luxe. Elle rentra en courant en se battant les flancs pour se réchauffer riant dans la tiédeur de l'appartement. Il servait la vodka qu'on lui avait vendue glacée. Elle ne dit rien mais le regarda en souriant et il comprit qu'il avait visé juste.

— Alors on mange quoi?

— Un en-cas : je ne vax rien pour la cuisine. Foie gras, oeufs de poisson, salade. Il y a aussi un plateau de fromage, de l'ananas au kirsch, et leur fameux gâteau au chocolat. J'ai pris du champagne au cas où ça te dirait.

— C'est parfait. On dirait que tu es quelqu'un qui gagne à être connu.

Un peu de saumure coula sur son menton lorsqu'elle croqua dans un gros cornichon à la russe.

Puis le craquement d'une pistache entre ses dents si blanches. Elle se mit à la décortiquer soigneusement.

Il passa dans la cuisine pour mettre ses petits plats dans les grands. Son verre à bord fin très froid à la main, elle s'approcha de la baie. Paris tout mouillé rutilait comme un décor de comédie musicale. Limousines, fourrures, et parfums, brillantes soirées, cavaliers empressés ouvrant les lourdes portières nacrées. Plus de ces mains courtes prenant la mesure de son corps. À la presser et la pincer attendant qu'elle en gémissse de plaisir. Plus d'homme c'était clair. Juste pour ouvrir les portières de voiture et tendre le bras devant les escaliers.

Elle entendait le tintement de la vaisselle dans la cuisine et considéra le salon avec mépris. Le même qu'elle avait pour le propriétaire. Il pensait sans doute que le prix de l'équipement suppléerait à ses déficiences personnelles. Une petite racaille, plus rusée qu'intelligente et con, et mal élevé, voilà comment elle le voyait. Aucune chance qu'elle changeât d'avis. Elle le savait aussi prêt à tout et sans scrupule. Ce qui, dans la circonstance, le rendait intéressant. Celui-là, elle n'aurait même pas besoin de lui mâcher la réflexion comme à Cyril. Il y viendrait tout seul et vite, elle en était assurée. Elle pourra même l'exciter davantage en faisant mine de résister. Il devra trouver des arguments, se renforcer ainsi dans sa décision. Ce qui oppose quelque résistance n'en est que plus tentant. Elle le savait bien. Elle cédera finalement. Il aura le sentiment de triompher. Le risque avec lui c'est qu'il aille trop loin. Elle ne le perdra pas de l'oeil. En connaissant son adversaire on l'a déjà à moitié vaincu. Ah ! quel air a-t-il, avec son plateau de vulgarités et son sourire de papa gâteau. Elle retourne vers un fauteuil, un peu affaissée comme lasse et émue. Le fauteuil est vert pâle sa mince silhouette qu'elle déhanche et ses fins cheveux blonds sont sûrement à leur avantage sur ce fond.

Il lui tend une coupe de champagne lui offre des toasts. Elle s'est débarrassée de sa vodka sur la terrasse. Qu'il la croie donc un peu partie comme si rendue triste par l'alcool elle avait besoin de s'épancher. Elle trempe ses lèvres à la fine bordure de la coupe et se détourne pour cacher un soupir. Elle a l'air très émue soudain.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ça ne va pas ?

— Si... si. Ce n'est rien je pensais à des choses... ce n'est

pas le moment avec ce qui nous attend demain. Laissons tomber.

— Laissons tomber quoi? S'il y a un problème j'aime autant le savoir tout de suite.

— Mais non rien à voir avec toi. Tu ne peux pas comprendre.

— Je ne peux pas comprendre... Et qu'est-ce que je ne peux pas comprendre?

Il s'approche tend la main elle la saisit et presse son visage contre le bras maigre et dur.

Et voilà! tellement con, tellement facile, toujours pareil...



## chapitre 8

Si les problèmes de Marina coupaient l'appétit à quelqu'un ce n'était pas à elle en tous cas. C'était plutôt à l'auditeur attentif que captivaient les détails inédits concernant l'intimité d'Oreste. Il en restait la fourchette en l'air suffisamment nourri, semble-t-il, des histoires dont, tout en détaillant, découpant, tartinant, à petits gestes précis et menus, faisant disparaître — pure magie — en temps record le contenu de son assiette, elle lui donnait la primeur.

Il s'en doutait avec Oreste ça n'était pas exactement le rêve cependant il n'aurait pas cru que ça en était à ce point. Il imaginait bien l'autre grossier, balourd, sans délicatesse mais en sus il pouvait donc être mauvais aussi. Et pas très valeureux au lit. Pour ainsi dire pas du tout même. Ça lui allait bien de faire le super mâle en public. Oui vraiment la pauvre ne devait pas s'amuser tous les jours. En attendant la bouteille

se vidait et l'alcool lui déliait la langue; il aurait cru qu'elle supportait ça mieux.

— Tiens cet automne j'ai voulu me suicider.

— Tu déconnes?

— Non c'est vrai. Tu te souviens quand je l'ai accompagné à La Rochelle... Je me suis levée un matin à cinq heures et je suis partie pas trop loin du port, là où il y a un mur qui surplombe la mer pour m'y jeter. C'était en pleine tempête je me serais tout de suite fracassée sur les rochers. Vraiment on est nul : je n'ai pas réussi à sauter.

— Tu trouves ça nul toi. Mais heureusement que tu n'as pas sauté! Tu devrais le quitter il n'y a rien qui t'oblige.

— Rien qui m'oblige, je voudrais t'y voir. Qu'est-ce que tu en sais? C'est la vie qui m'oblige. Qu'est-ce que je ferais sinon? Je ne suis pas une héritière. Ma famille, c'est complètement grillé. Trouver un job je n'y songe même pas : je ne sais rien faire. D'ailleurs rien que de penser au salaire... Oreste c'est tout de même mieux que faire la pute.

Elle détournait la tête allumait une cigarette.

— Tiens fais-moi du café. Je ne vois pas pourquoi je te raconte tout ça. On a tous nos problèmes après tout. Je dois avoir trop bu. Oublie ce n'est pas grave. Il y a pire n'est-ce pas?

(Alors il se décide ce connard? Qu'est-ce qu'il attend? Que je le demande en mariage?) Depuis le temps qu'elle le voyait



se dandiner d'un pied sur l'autre avancer reculer avec sa proposition qui — elle le savait — lui brûlait les lèvres. (Qu'est-ce qu'il attend? Ah, il m'énerve, il m'énerve.)

Pour un peu elle laissait tomber la stratégie et lui mettait directement le marché en mains. La dernière chose à faire. Elle s'est retenue au dernier moment. Elle se sentait bouillir, elle avait envie de le frapper. Vraiment il était mou, mou. Il fallait absolument que ça vienne de lui.

Il y pensait pourtant, il ne pensait même qu'à ça. Seulement il craignait un refus. L'occasion était bonne c'est vrai, la fille semblait mûre à cueillir. Un changement d'état était tout ce qu'elle souhaitait. Mais irait-elle jusqu'au bout? Oserait-elle faire Oreste marron? L'alcool la rendait émotive, une fois au pied du mur elle pouvait se rétracter. Il ne voulait pas risquer de se faire rire au nez ni se mettre Oreste à dos si jamais ça foirait. D'autre part il savait maintenant qu'il lui plaisait. Elle ne le lui avait jamais laissé voir jusque là.

Il tirait sur sa cigarette pour se donner du temps les yeux vaguement posés sur la fourche des longues cuisses avec le léger renflement du ventre au-dessus. Il se décida.

— Écoute... dit-il en écrasant le mégot.

— Ah, tu es là, je croyais que tu m'avais oubliée.

— Pas de danger avec tout ce que tu viens de me raconter. Je pensais à toi enfin à ta situation. Je cherchais une solution... Il y en a sans doute une.

— Laquelle? Dis-la moi, tu pourras compter sur ma reconnaissance crois-moi. Parce que moi je n'y arrive plus. Et ce

n'est pas faite de tourner et retourner tout ça dans ma tête.

— J'ai peut-être une idée...

— Ah?

— Tu pourrais quitter Oreste et venir avec moi. Si tu en as envie bien sûr.

— Mais tu es fou ! C'est impossible. Même si j'en avais envie. Ça me plairait bien pourtant c'est vrai. Ah, oublie laisse tomber ! Tu ne penses pas qu'il laisserait faire... mais je te remercie : C'est vrai ça changerait tout pour moi.

— Je peux bien te le dire depuis longtemps te voir avec lui me fait mal au coeur. Je ne disais rien, après tout c'était ton choix non ? Comment savoir ? Tu m'as bien éconduit une fois ou l'autre.

— Oui je pensais pouvoir tenir le coup. Je n'avais pas besoin d'être tentée. Comprends-moi il y a une chose à quoi je tenais plus que tout : pas question de renoncer à la sécurité. Mais là maintenant je ne sais plus.

— Avec moi tu n'auras pas à changer de standing. Ce n'est pas mon genre de demander des sacrifices à ma copine. Et... le coup du fourgon peut faire changer les choses.

— Ta part et la mienne ? Hélas, on n'ira pas loin toi et moi avec ça. Je nous connais on n'est pas vraiment économes. Oreste ne nous lâchera pas comme ça et voyager coûte cher. Question sécurité reconnais que ça n'est pas l'idéal. Ça serait

trop beau sinon il y a longtemps que je me serais décidée.

— Décidée à quoi?

— À changer de cavalier. Je me serais montrée plus abordable avec toi si j'avais pu céder à mes penchants véritables.

— C'est-à-dire si nous étions lui et moi à égalité? En ce qui te concerne, ce n'est qu'une affaire de sécurité : tu veux te sentir en sécurité?

— Oui je regrette ça paraît con mais je me connais...

— Laisse c'est dans la poche. Pour moi c'est réglé. Tu peux te préparer à déménager.

— C'est vrai? Tu ferais ça pour moi? Te mettre contre Oreste?

— Et même plus crois-moi.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Il n'y a pas qu'Oreste il y a aussi les autres...

Bon ça suffit elle en sait assez pas la peine de se faire préciser. Il est là où elle voulait l'emmener. Maintenant c'est lui que ça regarde. Elle tend les bras s'avance s'offre enfin.

— Je ne savais pas que c'était autre chose... je croyais que tu voulais seulement me sauter...



## chapitre 9

Vers trois heures du matin Cyril décida que ça allait comme ça. Il allait se coucher. Depuis dix heures il piétinait dans le studio avec toutes ses pensées qui lui donnaient d'insupportables sensations de nervosité et d'urgence. La solitude ne lui avait pas réussi à cet égard. Il était comme une bête en cage et ne trouvait aucune direction dans laquelle canaliser cette confusion qui l'épuisait en même temps qu'elle lui interdisait tout repos. Marina ne se montrait pas tant pis. Il avait beaucoup de questions à résoudre. Comme celle-ci : pourquoi se regroupaient-ils après le hold-up ? Pourquoi ne pas se disperser chacun avec sa part ? Ça signifiait quoi ? Était-ce propre à lui simplifier le travail ou au contraire cela allait-il en être plus délicat ? Pour ce qui était du coup lui-même autant qu'il pouvait en juger il n'y avait rien à redire. Simple précis efficace le minimum de dégâts voilà ce qu'il pensait du hold-

up proprement dit. Pour la suite Oreste avait sans doute ses raisons. Les autres n'avaient pas fait la moindre remarque ni manifesté la moindre surprise. Ils avaient plus d'expérience que lui et ils connaissaient bien Oreste, ses méthodes. Il serait mal placé pour se plaindre : pour lui c'était quand même facilement gagné. Son rôle se bornait à se trouver un alibi. Il s'apercevait que ça n'était pas si évident : entre 5 heures et 7 heures le matin n'était pas le meilleur moment pour se faire remarquer quelque part et que ça ait l'air le plus naturel du monde. Il passait des solutions en revue mais toutes lui semblaient toujours tirées par les cheveux. Puis il avait trouvé : la mignonne fille, il y a deux jours celle qui rentre chez elle vers 4 heures et l'avait invité à revenir quand il voulait. C'était un alibi en acier. Elle pourrait jurer qu'il était là et sans mentir. Ils pourraient même se faire remarquer dans un bistrot sur le chemin. Du coup il avait hâte d'être 36 heures plus tard. Le boulot le plus agréable et le mieux payé dont il ait jamais entendu parler. 180 000 € après avoir passé quelques heures dans cette compagnie. Marina, même si elle vient à être au courant, ne pourrait rien trouver à redire, l'efficacité n'étant pas contestable. Qu'elle vienne donc lui proposer une meilleure solution. Maintenant qu'il y avait songé il ravisait en son esprit le souvenir de petits détails de la nuit avec — zut comment s'appelait-elle ? Et il n'allait pas renoncer à goûter ce plaisir une seconde fois. Il n'aurait pas besoin d'expliquer quoi que ce soit à la fille puisqu'il serait vraiment là. Elle ne risquait pas le moindre ennui. Très content de lui il se déshabilla et se glissa dans les draps. Il avait de quoi fixer son esprit pour se reposer. Cette fille, il le sentait lui portait chance. Une petite ombre de culpabilité cependant en pensant à Marina pendant ce temps couchée sur la route. Ça ne dura pas : après-tout ce n'était pas lui qui avait réparti les tâ-

ches. À peine commençait-il à sombrer délicieusement qu'il y eut un appel sur l'interphone. Il bondit dans ses fringues alla débloquer la porte et rabattit la couette pendant que l'ascenseur se mettait en route. Marina le trouva devant un verre qui fumait une cigarette.

— Tu m'attendais?

— Oui bien sûr, il est tard; il y a eu du changement?

— Non pas que je sache. Si tu savais ce qui m'est arrivé.

Elle s'écroula sur le canapé en laissant tomber son sac au sol.

— Raconte...

— Passe-moi un verre d'abord.

Et tandis qu'il part le chercher elle allume une cigarette en le suivant du regard.

— Alors?

— Merci... Finalement ça ne compromet pas du tout nos projets ce n'est pas très grave. Pas la peine de compliquer les choses.

— Ce qui veut dire? Raconte ce qui s'est passé. Je ne te lâcherai pas avant.

— Bon mais tu sais ce n'est pas la peine de monter ça en

épingle. Ce n'est pas le moment.

— Dis toujours.

— C'est Éric. Raphaël et toi vous êtes partis et les autres ont suivi de près. Je me suis retrouvée toute seule avec lui.

— Et?

— Je ne vais pas te faire le détail. Tu as très bien compris.

— Le salaud ! Ne me dis pas qu'il t'a...

— Il m'a dit qu'Oreste lui avait demandé de me tenir compagnie ce soir à cause du coup. Qu'il craignait que je ne flippe. Nous sommes allés dîner. J'ai pensé qu'il serait plus prudent d'accepter plutôt que de raconter des craques. J'espérais m'en débarrasser vite fait j'ai dit que j'étais crevée. J'avais laissé ma voiture en bas de chez lui, le restaurant n'était pas loin. Lorsque nous sommes revenus, il a voulu me donner un paquet pour Oreste le lendemain, et, comme une idiote je suis montée le chercher pour aller plus vite. Il m'a proposé un verre que j'ai refusé, et alors que je croyais qu'il allait chercher le truc dans l'entrée, il a fermé sa porte à clef.

— Vous vous êtes battus?

— Oui ça en est venu là. Mais le plus grave c'est qu'il sait pour toi et moi. Je ne sais pas comment il a fait. Il m'a suivie peut-être. Ce qui est sûr c'est qu'il est très bien renseigné. C'est pour ça qu'il s'en est pris à moi. Il n'aurait pas osé sinon.



— Le salaud d'enfoiré ! Et maintenant il t'a suivie ?

— Ça m'étonnerait. J'ai fait attention. Mais il n'avait pas dû reprendre encore ses esprits. J'ai fait semblant de me rendre à ses raisons et d'accepter de discuter et je lui ai mis un coup sur la tête pour prendre la clef. Avec un gros tube barométrique en cristal qui change de couleur. Il était vert signe de pluie c'est chiant je vais être toute mouillée demain.

— Et tu dis qu'il sait ? C'est un coup dur.

— Oh, chéri, qu'allons-nous faire ?

Il n'en savait rien. C'était de nouveau la débandade dans sa tête et rien n'en sortait. Il se resservit une rasade et la vida d'un trait.

— Il veut te faire chanter c'est ça ?

— Naturellement. Il veut que ta part saute : je dois donc te dénoncer à Oreste pour m'avoir fait des avances. Si je refuse il me dénonce aussi. Il a des photos, il m'en a montré une prise chez Fabrice : on voit très bien de quoi il s'agit.

— Le putain d'enfoiré de salaud.

— On ne va pas le laisser faire pas question. On va trouver quelque chose. Et bien sûr il va de soi que je suis la cerise sur son gâteau.

— C'est tout ?

Elle fond en larmes.

— Comme si ça n'était pas assez! Mais je ne veux pas qu'il me touche tu entends? Même pas qu'il pose son regard sur moi. Je le tuerai. Il me dégoûte. Je t'en prie Cyril trouvons une solution. On va trouver quelque chose hein Cyril?

— Mais oui bien sûr bien sûr.

Il n'arrivait pas à aligner deux idées.

— Promets-moi promets-moi que ça va s'arranger.

— Mais oui Marina bien sûr.

Elle commençait à piquer une crise d'hystérie. Il repoussait ses mèches de cheveux et lui embrassait le visage il sentait son corps qui tremblait tout entier il trouva enfin le moyen de la calmer...

## chapitre 10

Cyril ne dort pas. Marina lui a définitivement gâté le sommeil. Sous un certain angle penser à elle lui glaçait les os. Elle avait vite récupéré : l'amour avait dissipé sa panique et remis ses idées en place. Cinq minutes de sommeil là dessus et la voilà froide, précise, aussi sensible qu'un fer à souder, lui mettant le marché en mains. Elle, juste avant explosive, une sacrée affaire, comme aucune de ses amies auparavant. Certainement, avec une telle maîtresse il était bien pourvu. Il n'avait pas le choix d'ailleurs. Pas de doute elle allait faire fructifier leur pactole. L'argent, elle ne voulait que ça, elle ne s'en cachait même pas. Elle était plus avide encore que dépensière. Pas exactement la pute au grand coeur. Il le voyait bien maintenant. Comment l'avait-elle mis au pied du mur ! La précision et la froideur de ses arguments l'avaient démonté. Sa détermination l'avait conduit là où elle désirait

l'amener. Entremêlé de caresses et de petits coups de son front têtue. C'est sur lui que cette ravageuse avait jeté son dévolu. C'était flatteur bien sûr. Il était encore sous le coup de l'enchantement, de l'émotion, repu, vidé. Mais il s'était engagé... et beaucoup. Il y avait quand même un drôle de malaise.

Le but, il n'y trouvait rien à redire. Les moyens... expéditifs... il se trouvait un peu néophyte : il aurait affaire à forte partie ; s'il n'était pas à la hauteur, la moindre erreur et il pourrait se dire au revoir. Il ne se souvenait même pas quand elle l'avait fait craquer mais ce à quoi il s'était engagé ne risquait pas de lui sortir de la tête. Il sent que Marina quitte le lit, très vite l'eau coule dans la salle de bains. Il s'enfonce sous le drap et ferme obstinément les yeux. Elle va et vient un moment puis la porte du palier s'ouvre et se referme. Il reste écrasé sur le matelas. Il se convainc que c'est super et ne peut se protéger d'un sentiment de catastrophe. Il s'en serait bien passé. Ses 15 % lui auraient bien suffi.

Marina par contre était joyeuse en courant vers sa voiture. Légère, humant l'air frais, narines vibrantes comme un conquérant. Elle était fière d'elle, elle se débrouillait bien. Elle en abattait de l'ouvrage ! Tout allait selon ses plans elle les tenait dans sa main. Elle ne doutait pas maintenant qu'elle parviendrait à ses fins. Ça baignait. Encore un petit coup de pouce, pas le plus difficile : Oreste. Elle le connaissait bien. Elle passa par l'arrière pour ne pas être remarquée, fit un saut dans sa chambre pour déposer ses affaires, et revint dans celle d'Oreste où elle se déshabilla et coucha. Il serait sensible au fait de la trouver là.

Elle somnola avec la bonne conscience du travailleur qui a

fait une bonne journée. Juste encore un petit coup de pouce et tout irait bien. Elle flottait ainsi entre deux eaux de pur délice emplies de rêves et de projets hors du temps. Vers 11 heures elle entendit le grincement de la porte du garage reconnu le moteur familier. Elle se composa une attitude irrésistible de petite fille venue chercher refuge dans le lit de son papa, attendit.

C'était bien Oreste le pas lourd et traînant. Fatigué ayant bien bu et bien fumé sans doute. Il avait revu à Auxerre de vieux potes. Ils avaient dû fêter ça. Il n'avait sûrement qu'une envie s'écrouler et sombrer. Elle ne l'entendait pas ainsi. Ils auraient d'abord une discussion. Le lit eut un soubresaut en même temps que retentissait un violent soupir. Cela se mit en effet à sentir le tabac et l'alcool. Elle fit semblant d'être réveillée en sursaut.

— C'est toi ? quelle heure est-il ?

— 11 heures, un peu plus.

— Tu reviens tard...

— Et encore il a fallu que je file à l'anglaise. Tu les connais, pas moyen de dire salut simplement. Il y a toujours un truc qui s'engrène. Mais je n'ai pas perdu mon temps.

— Je ne te demande pas de comptes. C'est juste que je me suis inquiétée...

— Pas de quoi vraiment, là-bas il n'y a que des amis.

Elle se dresse sur un coude suspend ses seins à 5 cm de son

nez. Un bon moyen de le garder éveillé. Voix angoissée :

— Oreste dis-moi que tout ira bien.

— Mais oui pourquoi pas ?

— Je ne sais pas...

— Tu ne sais pas alors tais-toi. Moi je sais. Je sais que tout est fin prêt. Je ne vois rien qui cloche et je m'y connais. Tu es d'accord ?

— Oui c'est vrai.

— Alors ?

— Alors et après...

— Quoi après ?

— Eh bien... D'abord pourquoi faut-il qu'on aille tous dans cette maison ?

— D'abord parce que je ne veux pas laisser quelqu'un traîner derrière voilà pourquoi.

— Et ensuite ?

— Les billets. S'il y a un problème avec les billets numéros relevés ou autre je sais que j'ai preneur là-bas. Mais je ne peux pas faire le partage avant de m'en être assuré. Ce n'est quand même pas pour ces conneries que tu m'empêches de

dormir. Tout ça c'est moi que ça regarde. Alors si tu as quelque chose à me dire j'aimerais autant que tu te dépêches. J'ai besoin de récupérer : il faut que dans les jours qui suivent je sois en forme. Vas-y ou fous-moi la paix.

Elle eut, embarrassée, un assentiment de la tête.

— Dépêche-toi.

— Voilà c'est Éric.

— Quoi Éric?

— Tu as dû le voir, il me tourne un peu autour. Si tu n'étais pas là...

— Je ne suis pas aveugle. Si tu crois me l'apprendre laisse tomber, ce n'est pas le moment.

— Non mais ça se précise.

— Ah il t'a fait des avances?

— Oui indirectement mais c'était clair.

— Et alors?

— J'ai fait mes déductions. À cause de tout cet argent demain. Il m'a laissé entendre des choses... il prépare un truc pas clair. Il ne m'a pas semblé net du tout.

— Attention à ce que tu dis. Tu es sûre?

— Oui certaine. Il voulait s'assurer que je ferai partie du gros lot.

— Et alors ça t'a intéressée?

— Bien sûr que ça m'a intéressée c'est pour ça que je viens tout de suite te le raconter. Tu te fous de moi?

— Laisse, tu as raison.

Et voilà le sommeil envolé. Ce n'était pas du tout impossible ce qu'elle disait. Éric et lui avaient depuis longtemps plus ou moins partie liée. Par principe ils se faisaient confiance. Mais quand une fille apparaît on peut s'attendre à des surprises. Il l'avait remarqué en effet, dire que Marina plaisait à Éric était un euphémisme. Ça ne le gênait pas il connaissait sa Marina. Elle n'aimait pas les difficultés matérielles. Il avait donc l'avantage : un pub, deux brasseries, une boîte; le tout florissant. Il lui assurait un bon train de vie et elle savait compter. Là au moins elle était fiable.

— Allez petite rendors-toi merci de m'en parler. Je ne le perdrai pas de vue.

— Ça vaut mieux je crois. Et puis...

— Et puis quoi encore?

— Il y a l'autre...

— L'autre, lequel?



— Le nouveau, Cyril.

— Cyril! Il se met à rire franchement. Alors là tu m'épates. C'est un zéro ce type-là, un débutant, on voit déjà qu'il a la trouille. Pourquoi crois-tu qu'il est hors du coup? Ce n'est pas du tout dans ses moyens.

— Pourquoi on s'emmerde avec lui alors? 15 % ce n'est pas rien.

— C'est lui qui a apporté l'affaire, c'est ce qu'il demandait, on a accepté.

— Vu le montant en jeu, ça coûte cher d'être régulier.

— Peut-être mais ça lui ôtera l'envie de nous balancer. Tandis que si...

— Un peu chère l'assurance. Il y a d'autres moyens pour ôter aux gens l'envie d'être bavards. On n'est pas obligés de se laisser faire c'est quand même nous les plus forts.

— Eh bien tu n'y vas pas par quatre chemins toi. Tu es même un peu salope on dirait.

— Je réfléchis c'est tout. Comment il a fait pour te trouver ce débutant? Et comment est-il au courant pour le fourgon hein? Si c'est un imbécile trouillard... C'était quand même bien précis ses renseignements non?

— Franchement je ne crois pas qu'il soit bien dangereux...

— Comme tu veux, tu as plus l'habitude que moi. N'empêche, je t'aurai prévenu. En tant que fille il y a des choses à quoi je suis plus sensible. Je sais que je ne me trompe pas.

— C'est d'accord je tiendrai compte de ton avis. Je vais les surveiller. Ils n'ont qu'à se tenir à carreau. Si jamais ils ne sont pas francs, ils risquent le définitif, tu me connais. Ce n'est pas que j'aime. Mais je préfère ça aux menottes ou à la morgue.

— Sans compter que ça en ferait deux de moins. La petite auberge à Saint Paul de Vence tu pourrais me la payer.

— Alors toi tu es une vraie pourrie viens ici petite dégueulasse...

Il caressait du bout des doigts le corps tiède dont tous les voiles étaient ôtés. Elle s'étirait sous la caresse en souriant.

— Je suis moderne ronronna-t-elle.

— Oui, si on veut.

## chapitre 11

Cyril qui avait cru qu'il verrait arriver le jour fatidique avec un trac croissant s'apercevait surpris qu'il n'en était rien. Il n'avait pas la moindre inquiétude concernant le braquage proprement dit : il aurait pu mettre sa main au feu que tout irait sur des roulettes. Par contre avec le refroidissement de l'enthousiasme amoureux de la nuit et le retour dans le monde des réalités, l'épreuve du prochain matin dressait une ombre sinistre à son horizon. Marina en parlait comme d'une chose si évidente si naturelle, elle faisait tellement peu de cas de ce qui entravait la réalisation de ses désirs... Elle tenait pour acquis qu'il était tout à fait capable de faire ce qui s'imposait — il n'aurait pu que déchoir en émettant un doute — et l'avait contaminé de ce point de vue. Il tenta pourtant d'émettre des scrupules qui n'avaient pas tenu le coup : les autres à sa place auraient-ils hésité ? Dans quel monde se croyait-il ?

Est-ce qu'il imaginait que sa vie ou sa mort avait une quelconque importance à leurs yeux ? 15 % de plus à se partager, qu'il y réfléchisse, voilà ce qu'il représentait. S'il voulait sauter le pas, pensait-il que cela se faisait sans quelque difficulté à surmonter ? Il devait manifester sa détermination ici, maintenant. S'il n'était pas à la hauteur de ses désirs il faudrait qu'il y renonce. Pour toujours : qu'il ne compte pas se montrer plus fort dans l'éventualité (utopique) d'une autre occasion.

Il se rendait bien compte qu'il n'était plus parmi les salariés, il n'y avait plus de prud'hommes, pas de retraite ni de congés maladie. Il aurait tout ou rien. À lui de voir. Pour elle c'était tout vu. Le rencontrer l'avait motivée, elle ne pouvait plus vivre comme auparavant. Elle avait confiance en son attirance : elle n'aurait pas craqué pour un type sans envergure. Tous deux, c'était l'évidence, n'étaient pas faits pour une vie étriquée. Ce qui ne leur laissait pas le choix. À lui encore moins. Car il supputait qu'avec ou sans lui elle ne renoncerait pas. Si elle venait à douter de lui, lui ne doutait pas qu'elle irait en chercher un autre. Il pensait bien qu'il ne faisait pas le poids opposé à 1 300 000 euros. C'était aussi une question de survie : il ne faisait pas bon en face. Elle était capable de mettre en route un paralytique. Mais dès qu'il essayait de se représenter l'aspect pratique des jours à venir, il se sentait soudain en train de perdre toute sa consistance, ses bras, ses jambes devenaient mous, la tête lui tournait.

D'abord, il faudrait qu'ils aillent tous dans cette maison, impossible d'y couper. C'est après le partage qu'il lui faudrait agir. Très vite, entre le moment où chacun aura sa part et celui où il se fondra dans la nature. Ce qui ne laisse pas beaucoup de temps pour inventer des morts successives qui ne

devront pas éveiller la méfiance de ceux qui restent — provisoirement.

Dans son désir de se simplifier la tâche il avait trouvé peut-être plus propice le moment où Oreste aurait tout dans sa voiture en descendant vers le Sud. Marina n'était pas du tout d'accord : elle serait aussi dans la voiture et ne tenait pas à être impliquée. De plus elle trouvait dangereux de laisser les autres, frustrés de leur part, à la traîne enquêtant et retournant ciel et terre pour retrouver le butin. Elle ne vivrait pas tranquille sachant que l'un d'eux pourrait lui tomber dessus, serait-ce par hasard, même très longtemps après.

L'attente dans la maison causait à Cyril de l'appréhension. Ils y resteraient peut-être plusieurs jours. Sa tension ne le trahira-t-elle pas ? Les autres seront détendus, exubérants, les nerfs relâchés, saura-t-il donner le change ? Quant aux méthodes c'était pour le moment franchement la panique. Puis le problème « Raphaël » qui coinçait carrément : Raphaël, il en était sûr, ne l'aurait jamais trahi. C'était un ami, il lui avait rendu service, avait accédé à sa demande. Mais Marina avait été impitoyable : Ce genre de luxe n'était pas dans leurs moyens. Il faudra pourtant qu'il trouve une solution, quelque chose. Elle, estimait que c'était bien de se trouver tous rassemblés, ça simplifiait les choses et faisait gagner du temps. Il n'en restait pas moins que cinq mises en scène devaient être mises au point et exécutées. Un accident d'auto pour commencer semblait idéal. Au moins c'était dans ses cordes, il avait des notions en mécanique. Avec un peu de chance il pouvait y en avoir deux ou trois dans la voiture. Il fallait juste s'assurer qu'ils n'en réchappent pas. La méfiance des restants n'en serait pas éveillée. Et Oreste le gros morceau... il en tremblait des genoux.

Il fallait qu'il se calme sa tête allait exploser. Le pire était que,

malgré tout, Marina lui faisait toujours autant d'effet. Plus même. Rien que de penser à elle il s'en apercevait. Il trouva opportun de se changer les idées. « Cool down boy take it easy. » Le soir il alla au cinéma. Un film comique. Ce fut assez efficace : il s'y laissa prendre au moins au début et après un dîner presque détendu il se retrouva de nouveau vacant. Peut-être un peu tôt pour s'occuper de son alibi. Il décida de tenter le coup : il trouverait l'autre peut-être sur son trottoir. Il y alla à pied pour gagner un peu de temps.

## chapitre 12

L'effervescence contenue était de mise dans le garage. L'adrénaline commençait à courir chacun avait le sentiment que son esprit devenait clair et transparent : l'action allait bientôt commencer. Il était juste un peu plus d'une heure du matin le moment du rendez-vous et ils étaient tous là buvant du café. Alcool prohibé : on attendrait d'avoir fini, ordre de Scampi. Éric avait planqué de quoi se faire un petit trait histoire de se donner la pêche et le moyen de dominer la situation, il attendait le dernier moment avant le départ pour se rendre dans les toilettes. Marina avait un sac contenant de quoi se changer. Il n'avait pas cessé de pleuvoir depuis le début de la soirée.

Dans la Jaguar en venant, vaguement soucieuse à l'idée de se coucher sur la route ruisselante et glacée devant le camion,

elle avait laissé le silence s'installer. Oreste, son sentiment de propriétaire renforcé par le déploiement de séduction du matin, avait la main lourdement posée sur sa cuisse et de ce geste, qui ordinairement était pour elle source d'agacement, elle en ressentait maintenant surtout la chaleur comme une force protectrice. Bien qu'elle souhaitât ardemment être à demain, elle aurait voulu voir le voyage durer très longtemps. Dans le petit bureau qui attenait à l'atelier de carrosserie, serrant autour d'elle la doudoune blanche sous quoi elle portait une courte robe de laine jaune -elle avait tout fait pour se rendre le plus visible possible- elle fumait cigarette sur cigarette pelotonnée auprès du radiateur. Le café trop fort lui avait donné envie de vomir et elle se trouvait très satisfaite de cet état nauséeux. Éric venait d'arriver il était le dernier on pouvait donc mettre les ultimes détails au point.

— Avant de commencer laissez-moi vous apporter un encas. Il fait trop froid pour sortir le ventre vide.

— D'accord, bien que je ne sois pas trop pour, se gaver avant un coup... Mais d'abord dis-moi qu'est-ce que tu nous a préparé comme caisses ?

— Deux BMW. Pour faire plaisir à Sammy.

— Excellent état naturellement...

— Qu'est-ce que tu crois ? Je n'ai pas envie que vous vous plantiez. Alors ce curry je vous l'apporte ? C'est ma spécialité : inoubliable.

Dans la valise : Cinq cagoules noires qu'on enfle en rigolant



et en jouant à se faire peur. En dessous : les armes. Avec leur silencieux.

— Je préfère garder la mienne dit Serge je la connais bien. Par contre si le silencieux colle dessus, je le prends.

— Oui. Je vous préviens : tout en douceur c'est calculé pour. Les armes sont juste là pour convaincre et éviter que ça traîne. Personne ne tire à moins qu'il n'y ait aucun moyen de faire autrement. Dans ce cas, avec les silencieux, on ne devrait pas rameuter le quartier. Éric et Raphaël vous n'avez pas oublié les mobiles. Vous resterez planqués dans la première voiture sur ce chemin qu'on a repéré avant hier. Dès que se pointe le break Mercedes, Éric tu me sonnes. Ce n'est même pas la peine de parler je comprendrai aussitôt. Puis vous arrivez derrière eux, pas trop près. Il ne faut pas qu'ils vous voient. Les tournants de la route vous faciliteront les choses. De notre côté on attend votre appel pour mettre la seconde BMW le nez contre le muret qui borde le virage phares allumés portière ouverte et Marina s'installera au travers de la route. Ce qui suit, vous le savez : dès que les types sortent de leur caisse, ils se font cueillir par Serge et Sammy. Et moi arrivant par derrière si besoin est. Serge et Sammy vous les remettent attachés dans leur véhicule, je prends le volant de la voiture « accidentée », cueille au passage la petite, et on escamote tout ça vite fait direction la route désaffectée avec Éric et Raphaël qui ferment la marche en nous couvrant. En douceur, sans bruit, vite, net, et sans bavure.

Les armes circulaient dans le silence, on les soupesait, on y habitait sa main en les faisant sauter doucement, vérifiait le glissement du chargeur, s'assurait de la mire, un oeil fermé

et l'autre ouvert au long du canon. Elles furent finalement empochées avec satisfaction. Mais après ce contact péremptoire le curry n'était plus de mise et retourna finalement presque intact dans la cuisine. Puis avec chacun Oreste fit à tour de rôle la vérification du matériel et un dernier tour d'horizon du rôle à tenir dans la chorégraphie.

Il restait deux heures avant qu'ils ne s'entassent dans les deux automobiles pour aller prendre leur poste respectif. Stéphane, pour tuer le temps et lui changer les idées, entreprit de faire la démonstration pour Serge de ses sites préférés sur internet. Il ne tarda pas à trouver celui rempli de centaines de photos de filles russes qui cherchaient un « époux » dans le monde. Ils se mirent à commenter les visages, les âges, les corps, pour le peu qu'on en voyait, s'essayant tout haut à la prononciation des prénoms. Attirés petit à petit les autres les rejoignirent et même Marina qui venait de refaire du café. À cinq heures et demie Éric se rendit dans les toilettes.

## chapitre 13

Cyril quant à lui s'occupait avec zèle de son alibi. Il avait retrouvé Vanessa (il s'était immédiatement enquis de son prénom) à son poste à 50 cm près, là où ils s'étaient rencontrés la première fois. Elle avait sauté sur l'occasion pour prendre un jour de vacances. Elle n'avait pas dîné il lui avait caché qu'il venait de manger une assiette chez un petit traiteur de trottoir et ils se retrouvèrent dans les allées d'une épicerie ouverte en nocturne, portant leur panier comme un couple d'employés pressés de retrouver leur petit nid. Dîner dehors, elle le faisait tous les jours sur le pouce à cause de son métier. Elle avait préféré se donner le plaisir de cuisiner quelque chose dans son appartement. Il tendait le panier, elle jetait des trucs dedans, ils faisaient connaissance en commentant les produits et les emballages. En douce ils se calculaient. Le jeu de la dînette les amusait sournoisement.

Elle prépara le dîner tandis qu'il mettait la table. Bien que tenté il n'osait pas allumer la télé pour passer le temps en attendant qu'elle revienne, mais elle le lui proposa lorsqu'il se rendit dans la cuisine pour voir s'il pouvait aider. Il revint dans la salle à manger, se resservit un whisky douze ans d'âge, et se mit à faire un sort au mélange salé en regardant un film finissant. Pendant que ça cuisait Vanessa qui s'était changée vint se blottir sur ses genoux ils virent ensemble le générique de fin. Quand la clochette retentit dans la cuisine, il n'avait pas faim et d'autres idées en tête. Elle parla d'elle pendant le dîner, elle ne fumait pas, ne buvait pas, ne se défonceait pas, travaillait en indépendante sous la protection de l'une de ses amies qui, originaire du même quartier, l'avait faite venir il y a six mois de Charleville Mézières. Dans quelques années, retirées, toutes deux avaient prévu de prendre un commerce ensemble.

Vers quatre heures du matin une vague de panique le tira du coma où il s'était soudainement plongé après plusieurs heures d'intense agitation. Le contraste entre ses deux maîtresses ne donnait pas sur le moment l'avantage à Marina. Il se sentait tellement détendu tellement « chez lui » avec Vanessa. Son contact, la place qu'elle prenait auprès de lui, lui convenait tout à fait. Marina du coup lui apparaissait comme un monstre de duplicité. Il se réveilla avec la certitude qu'elle lui avait monté un char. Cependant elle se montrait si amoureuse, si enthousiaste, avec lui qu'il ne pouvait se résoudre à le croire vraiment. Aurait-elle pu faire de même avec les autres; les pousser à s'entre-tuer et se tirer toute seule avec le paquet? « Impossible » se disait-il en se remémorant certains passages de leur intimité où la petite amie d'Oreste avait semblé emportée par des élans de la plus totale sincéri-

té. Il se mit à broyer du noir Vanessa vint se serrer, endormie, contre lui. Il lui sembla qu'il l'avait trouvée trop tard et cela lui donnait un sentiment de catastrophe irréparable.

Il ne pouvait même pas faire machine arrière tout était en train maintenant. Les appeler au garage, il n'était pas trop tard. Oui mais dire quoi? Qu'il avait fait un rêve prémonitoire? Ou bien tout déballer à Oreste? Ça risquait fort de se retourner contre lui. Oreste aurait vite compris que c'était la truille et non la franche camaraderie qui avait motivé son geste. Quant à la vengeance de Marina n'en parlons pas. Et ensuite? S'il était toujours vivant il prendrait le chemin de l'ANPE? On mettra à sa disposition un computer et un conseiller pour rédiger son curriculum, on le dirigera sur une assistante sociale pour demander une allocation logement, monter un dossier pour la réduction des factures électriques pendant les mois d'hiver... Vanessa pourrait l'entretenir pendant ce temps. Pour ne pas dire qu'il serait maquereau.

Il lui restait une heure pour réfléchir, peut-être trouver une solution, malheureusement il s'endormit. Il sauta du lit à 6 heures lorsque le réveil sonna. Vanessa en fit autant et mit en train du café. Il faisait nuit dehors — l'odeur du café. La petite chanson qu'elle fredonnait en prenant des tasses dans le placard, il l'avait déjà entendue il y a un siècle avec Marina, le soir où ils étaient sortis dans cette espèce de boîte échangiste semi-privée, sur la sono :

« Rien n'est pour moi plus beau au monde  
 Que le bruit de tes pleurs  
 Sinon le bruit des coups sur ta chair tout en fleur  
 Lorsque de nacre elle devient marbre  
 Et il me faut les deux ensemble les deux ensemble.  
 Amour je me damnerais pour t'entendre

Me dire encore une fois  
"S'il te plaît ne me touche pas."  
Froide froide comme le marbre  
Froide froide comme la mort. »

Ils jouèrent un peu sous la douche, il partit à 6 heures et quart, il en avait pour vingt minutes calculait-il pour récupérer sa voiture qu'il avait laissée près du cinéma la veille. Il pleuvait, c'était la nuit, il faisait froid. En route, comme il approchait il vit un bar qui ouvrait et entra boire un café. Le premier client, on devrait se souvenir de lui. Il aurait pu renverser sa tasse par exemple, mais seulement se força à faire un peu la conversation, à propos du chien qui n'avait pas apprécié qu'il se penchât au dessus du bar, les trois minutes qu'il y resta et repéra le nom de la rue au carrefour suivant.

## chapitre 14

Il n'était pas en retard ça allait. À cette heure on sortait de Paris aisément, il roulait vite. Il fuyait l'impression de malaise que lui laissait le souvenir de son réveil au milieu de la nuit et orientait ses pensées sur Vanessa. En fait il aurait bien aimé lui permettre de cesser ce boulot pour quoi, c'était visible, elle n'était pas faite. Il aurait bien assez d'argent pour elle et lui, il suffirait de ne pas rester avec Marina qu'il n'avait jamais demandée en mariage; c'est plutôt elle qui lui avait mis le grappin dessus. Il savait maintenant ce qu'il allait faire : rien. Rien que ce qui était prévu au départ : prendre sa part et disparaître. C'était bien le meilleur moyen pour se tirer de la situation. Si Marina, mais quand même il en doutait, avait effectivement le projet de les faire s'éliminer les uns les autres pour voir qui resterait, mettre la plus grande distance entre eux et lui était ce qu'il y avait de mieux à faire. Juste quelques

jours dans la maison avant le partage : il serait sur ses gardes c'est tout.

Il arriva au garage en avance, l'esprit allégé. Le portail était ouvert, il alla dans l'arrière-cour garer discrètement sa voiture. Il vit au passage que celles des autres étaient là et son coeur recommença à se serrer. Puis il courut sous la pluie jusqu'à l'entrée des trois pièces où vivait Stéphane. Celui-ci tuait le temps sur le net profitant de sa nuit blanche pour businessser un peu dans le marché des voitures de collection.

— Salut alors ça va ?

— Ça peut aller. Ils ne sont pas encore revenus ?

— C'est trop tôt. Tu es inquiet ou quoi ? Tiens fais-toi un pé-tard pour te détendre. C'est vrai que tu as l'air crispé... tu n'as pas encore l'habitude.

Cyril soudain avait le trac une barre au-dessus de l'estomac une furieuse envie de faire demi-tour et reprendre la route en sens inverse.

— Non merci. Ouais, c'est ça je n'ai pas l'habitude.

— Détends-toi je connais bien Scampi. Lui et moi on a fait quelques petites choses ensemble il y a assez longtemps avant que je ne m'installe. Il est sûr. Pas le genre de type à faire les choses à moitié ni à se lancer à l'aveuglette. Pour un début tu ne pouvais pas mieux tomber.

— Et les autres tu les connais aussi ? Éric par exemple.



— Je le connais moins. (Stéphane semblait moins enthousiaste.) Mais si Oreste travaille avec lui c'est sûr qu'il n'y a rien à redire.

— Ils ne sont pas gâtés par le temps en tous cas. C'est la journée la plus dégueulasse de tout le mois.

— C'est pour Marina que c'est dur, sinon c'est plutôt favorable. On se fait moins repérer avec toute cette flotte. Et étant donné ce qu'elle va y gagner, elle aura largement de quoi s'acheter de l'aspirine. Ils seront là dans une demi-heure pas avant je vais allumer ma rampe pour laver et sécher la première voiture et après, on va regarder un peu les occases : il faut que je me tienne au courant. Tu t'y connais en voitures rares ?

En attendant le retour de Stéphane, Cyril se rapprocha du radiateur. Il se sentait frissonnant. Il était détrempé depuis qu'il avait marché dans les rues pour retrouver sa voiture et la traversée de la cour boueuse avait maculé ses chaussures et le bas de son pantalon. Avec un peu de chance c'est lui qui attraperait un rhume et non Marina.

Marina... lorsqu'Oreste, les deux autres et elle s'étaient assis dans leurs sièges avant 6 heures, elle avait également le trac. Elle tentait de faire le vide dans son esprit, regardait le torrent que balayaient les essuie-glace et, sur les bas côtés, les ombres menaçantes que l'obscurité ravalait à leur passage. Elle était auprès d'un Serge absent statufié regard fixe et mâchoire pendante à l'arrière dans la voiture que Sammy conduisait et qui ouvrait la marche. Près du chauffeur Oreste, très attentif à la route, venait d'allumer une cigarette dont la

fumée lui donnait la nausée. Elle entr'ouvrit la vitre de son côté, l'air humide et glacé qui s'engouffra acheva de l'inquiéter.

Curieux comme très vite une fois passée la banlieue hors des grands axes on se retrouve en plein 19e siècle. Des petites bourgades tortueuses chichement éclairées de vieilles maisons de pierre et, au-delà, l'étendue du paysage dégoulinant, froid, noyé. Derrière eux, à distance constante, imperturbable, le halo des phares de la seconde BMW qui leur collait au train comme reliée par un aimant. Elle les lâcherait à environ deux kilomètres du point choisi, Raphaël et Éric rejoindraient leur poste de guet à l'embranchement de la nationale. Pour le moment ils descendaient de concert sur une route tout en virages, défoncée, vers le fond d'une petite vallée. Les bas-côtés devenaient de plus en plus encaissés et le jour semblait plutôt couché qu'en train de se lever. Oreste et Sammy échangeaient paisiblement des remarques à voix basse. Ils arrivaient, Oreste se retourna souriant :

— Ça va les petits ?

Sans changer d'expression Serge grommela un acquiescement Marina lui rendit son sourire et leva le pouce allègrement. Bientôt le halo des phares suiveurs cessa de les envelopper et se retournant ils virent les feux rouges disparaissant sur une route perpendiculaire. Oreste regarda sa montre.

— Parfait.

Éric et Raphaël roulaient vers la prochaine agglomération. C'était là que, quittant la nationale, la Mercedes devait pren-

dre la route qu'ils venaient de quitter. Comme l'embranchement était en plein centre du village il avait été décidé que la voiture des deux guetteurs attendrait un peu plus loin à la sortie dans une contre allée discrète où l'on ne pouvait la repérer.

— Tu conduiras quand nous repartirons, proposa Éric, il vaut mieux que j'aie les mains libres quand nous arriverons là-bas si jamais il y a un problème.

— D'accord.

Raphaël s'éjecta et alla se planquer, afin de ne pas risquer de rater le passage de leur proie, un peu plus loin, d'où il pourrait faire signe à Éric qui se déplaçait vers le siège passager. Il remonta sa capuche et son col et se prépara à faire front contre les intempéries.

Sur le terrain même pas très loin de là, Sammy venait de mettre la voiture à l'abri tous feux éteints et prête à être rapidement déplacée au signal. Les trois hommes étaient dehors, Marina restait à l'abri; elle goûterait du climat suffisamment tout à l'heure. En chef consciencieux Scampi s'occupa de la répétition générale indiquant avec précision les emplacements et les déplacements, rappelant le timing. Il rabroua vertement Marina qui était sortie pour ne pas rester seule et se plaignait qu'elle allait être trempée. Ils vinrent s'équiper et vérifier leur arsenal dans la BMW. Ils reçurent à l'heure dite à la seconde près, le signal d'essai de l'autre voiture enfilèrent les cagoules et gagnèrent leurs planques respectives. Oreste qui devait s'occuper de la mise en scène et Marina restèrent seuls dans l'habitacle mais ils n'étaient pas d'humeur ba-

varde. Oreste rappela seulement à son amie qu'aussitôt que Sammy et Serge seraient apparus elle devait se relever se précipiter à l'arrière dans la voiture se tasser sur le siège et ne plus bouger quoi qu'il advienne. Elle répondit d'accord et ce fut tout. Les minutes s'écoulaient avec une lenteur infinie chaque seconde prenant le temps de naître, s'arrondir et mourir, bien séparée de la suivante — en même temps qu'à une vitesse vertigineuse pour Marina repliée en une boule angoissée. Soudain le portable se manifesta.

— À vous maintenant, c'est bon ! dit la voix brève et excitée toute déformée.

Oreste embraya, fit parcourir les derniers mètres jusqu'au mur à l'automobile qu'il laissa ainsi moteur ronronnant pour faire plus vrai, légèrement en déséquilibre au bord du fossé. Marina regardait fixement les détails du mur, fissures et mousses violemment éclairés, et ne semblait pas songer à bouger.

— Va t'allonger merde.

Elle sursauta et docilement gagna le milieu de la route. Oreste arrangea la pose remonta la jupe jaune et entrouvrit le manteau. Elle tourna la tête du côté opposé à celui où la camionnette arriverait, ses cheveux blonds baignaient dans les flaques, elle sentait chacune des gouttes glacées qui frappaient son visage et ses jambes, elle était au comble du désespoir, elle pleurait mais avec toute cette eau... Son corps allongé et la voiture en travers barraient presque complètement la route. S'ils ne s'arrêtent pas, s'ils ne la voient pas au sortir du tournant, elle est morte. Elle n'arrivait pas à y croire.

Elle entendit le moteur sourd et lourd, regretta amèrement d'avoir tourné la tête du mauvais côté puis, et l'onde de soulagement la traversa douloureusement : elle l'entendit qui freinait brusquement. Le moteur continuait à tourner elle se sentait éclairée dans les phares, le break était si près qu'elle sentait la chaleur du moteur. Un moment il ne se passa rien. Une vitre s'abaissa et elle entendit la conversation.

— Regarde c'est une meuf toute seule on dirait. Mais qu'est ce qu'elle a foutu ?

— Faut aller voir, on ne peut même pas passer.

Les portières s'ouvrirent, des pas s'approchèrent. Il arrivait du côté passager, se pencha vers elle, alors tout se mit en route. Elle vit arriver dans l'angle de sa vision un des encagoulés, Serge sans doute à sa corpulence et, quand elle les sentit parvenus au but elle se releva et se précipita vers la BMW où elle se blottit en tremblant et pleurant. Dans sa terreur elle avait même eu l'impression d'entendre des coups de feu. Mais cela fut de courte durée ; elle se reprit rapidement. Pour elle le plus dur était fait.

Oreste vit que le chauffeur ne quittait pas son poste et, dans l'instant où celui-ci comprit que quelque chose ne tournait pas rond, il surgissait sur le marchepied et lui pointait son calibre en plein dans le visage. À ce moment arrivèrent sur les traces des convoyeurs Éric et Raphaël. C'est Raphaël qui conduisait complètement à gauche pour doubler aisément et avoir une bonne vision de la scène. Éric avait baissé sa vitre, la tête l'épaule et le poing armé prêts à jaillir pour parer à toute éventualité.

Le type qui s'était penché sur Marina — Renaud, la vivacité de la jeunesse — entendit le moteur de la BM d'Éric et Raph qui arrivait, sentit l'embrouille une seconde trop tôt et, quand les deux lui tombèrent dessus il était déjà en train de dégainer. Il tira au hasard en l'air, dans le vide, cela fit un boucan de tous les diables. Éric n'aurait pas rêvé mieux : il ne tira pas, lui, au hasard. Marina venait à peine de quitter le groupe que les trois, agresseurs, agressé, se mirent à danser une véritable danse de la Saint Guy dans les serpentins rouges de leur propre sang et s'abattirent dans les flaques rosissantes.

— Tout ça dans le fourgon putain de merde, cria Oreste depuis sa place. Toi, débloque la porte, et plus vite que ça.

L'autre ne se le fit pas dire deux fois. Cela ne prit même pas une minute à Éric et Raph de faire disparaître les trois corps et de ramasser tout ce qui pouvait rester au sol. La pluie ferait le reste. Puis Éric s'installa près du chauffeur sonné et docile. Ils prirent la route désaffectée suivis de Raphaël, puis d'Oreste et Marina dans l'autre voiture. Oreste était fou furieux les yeux exorbités, le regard fixe, la mâchoire crispée. Fallait-il être vernis pour tomber sur un de ces abrutis assez cons pour risquer leur vie en défendant du fric qui ne leur appartenait pas.

Marina tremblait claquait des dents essayait de se changer maladroitement.

— Ils sont morts ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Je ne suis pas allé voir.

La camionnette s'arrêta les portes furent de nouveau débloquentes, le survivant n'en menait pas large, il était tout à fait convaincu qu'il fallait collaborer. Ils se hâtèrent de transporter dans le coffre de la voiture que conduisait Oreste deux sacs de toile épaisse, puis Éric se mit en devoir de ligoter et bâillonner le chauffeur dans son cockpit. Oreste sauta à l'arrière du van pour une inspection. Tous les trois étaient morts. Il éteignit toutes les lampes, rafla le trousseau de clefs, ramassa tout ce qui traînait retira leurs cagoules à Serge et Sammy les empocha ainsi que le contenu de leurs poches et referma les portières avec soin. La fourgonnette n'attirerait pas l'attention avant un moment ils avaient quelques heures pour se retourner. Les autres étaient partis devant, Marina attendait ramassée sur le siège le regard égaré. Il descendit la côte au point mort sans allumer les phares jusqu'au croisement et une fois sur la route, il se mit à foncer. Marina tentait d'allumer une cigarette mais ses mains tremblantes ne parvenaient même pas à extraire son briquet de son sac. Soudain elle comprit ce qu'Oreste répétait obstinément depuis un moment :

— L'allume-cigare.

— Et Serge et Sammy ? risqua-t-elle la voix un peu fêlée.

Tout ce qu'elle obtint fut un ricanement et haussement d'épaules.

— On n'aurait pas dû les remporter ?

— Pas le temps.

— Mais là on va les retrouver...

— Et alors? Personne ne les savait avec nous. Ils ne sont pas d'ici. Je n'ai parlé d'eux à personne même pas à ceux d'Auxerre. La police les connaissait pour des indépendants qui louaient leurs services. Ce n'est pas ça qui va leur donner une piste.

— La police ne peut pas remonter jusqu'à nous ?

— Pas par là en tous cas.

— Alors tout va bien.

— Tu l'as dit tout va bien.

À un petit détail près : La balle que Sammy avait en plein coeur il voulait bien croire qu'elle venait de l'arme du convoyeur. Mais celui-ci, ainsi que Serge, avait la tête carrément éclatée et là rien à voir, ce n'était pas le même calibre. C'est quand même le genre de choses qu'il savait reconnaître depuis le temps... Éric était un excellent tireur et dans la lumière des phares à trois mètres au maximum il ne risquait pas de se tromper. Il y avait de quoi réfléchir...



## chapitre 15

Le parfum soigné des cheveux mouillés de Marina se répandait dans l'habitacle plaisamment le chauffage donnait à fond elle avait cessé de claquer des dents et ne tremblait plus. Un café bien chaud chez Stéphane la rendrait presque d'attaque.

— Tu n'as plus froid ?

— Non c'est fini. Ça va maintenant.

Bien sûr que ça allait. Le premier choc passé elle commençait à calculer que ça en faisait déjà deux de moins dans le partage. Peut-être le hasard, ou elle y était peut-être pour quelque chose, mais ça personne ne pourrait jamais le croire : elle avait été trop choquée et elle ne jouait pas la comédie.

Depuis, elle avait vu transvaser les billets dans le vieux sac maintenant à l'arrière, cela valait tous les cordiaux du monde. Elle s'en était tirée sans dommage. Nul doute que la vue du butin allait exciter les convoitises, paranoïa aidant ils allaient commencer à s'épier, peut-être s'éliminer les uns les autres sans qu'elle ait à lever le petit doigt. Ce sac à l'arrière il serait à elle. Elle en était de plus en plus assurée.

Oreste gardait pour lui ses observations et la conclusion à quoi fatalement il aboutissait. Il n'irait certainement pas se confier à quiconque, pas même à Stéphane, le vieil ami. Mais il était averti maintenant. Il allait prendre des dispositions. Il roulait assez vite pour que bientôt il reconnût dans ses phares les feux de la voiture conduite par Éric, dont le cerveau tournait à toute vitesse : par les coups de feu qu'il venait de tirer il était entré dans l'action proprement dite. Ils étaient arrivés pile au bon moment. S'il avait demandé à Raphaël de conduire c'est bien parce qu'il mijotait une bavure dans ce goût et qu'il guettait la bonne occasion. Mais là il avait été servi comme sur un plateau ; il n'aurait pu espérer mieux.

La première chose qu'il avait vue dès que la scène s'était révélée à lui éclairée par les phares ce fut Sammy en train de s'écrouler. Serge relevait un visage étonné vers le jeune type en bleu qui était en train de tirer. Ce dernier s'il ne s'en était pas mêlé allait incessamment prendre un bon uppercut mais Éric n'avait pas eu une hésitation. Dans le même instant il avait tiré dans le tas. Pas trop dans le tas quand même, ce n'était pas confus à ce point, d'aussi près et en pleine lumière. Il s'apprêtait à subir un bon savon bien sûr. La mort du convoyeur alourdirait drôlement la facture si jamais ils se faisaient prendre. Les voilà tous impliqués dans un meurtre, ça ne leur ferait pas plaisir. De toute façon ils ne lui casseraient

pas les pieds longtemps avec cette histoire. Deux d'un coup il avait bien l'intention de continuer.

Il se tourna vers Raphaël qui faisait grise mine.

— À quoi penses-tu ?

Raphaël se tourna vers lui :

— C'est con pour Serge et Sammy.

— Oui c'est vrai ils étaient cool. Mais qu'y faire ça aurait pu être nous !

Et le silence se réinstalla. L'autre voiture leur collait aux fesses de nouveau, bientôt ils entrèrent de concert dans l'arrière cour boueuse du garage. Les battants du hangar étaient grand'ouverts les attendant. Oreste mena directement sa BMW sous la rampe de lavage-séchage. Une porte s'ouvrit dans le fond, Stéphane et Cyril apparurent. Il ne s'attarda pas à les saluer il dit à Éric et Raphaël qui refermaient leurs portières :

— Portez les sacs dans la cuisine je reviens.

Et il sortit, alla directement à la Jaguar ouvrit le coffre et en sortit deux valises neuves d'aspect cossu.

Le sac de sport usé posé sur la table était bel et bien rempli de billets de banque, une quantité telle qu'on n'en voit que rarement, sinon jamais, dans une vie ordinaire ; les visages autour n'étaient pas épanouis pour autant. Stéphane et Cyril, encore à l'atelier, finissaient de préparer les voitures. Ils étaient tous avec leur cigarette et, après l'air frais du matin,

l'atmosphère semblait irrespirable. Il manoeuvra l'ouverture du vasistas au-dessus de la porte, balança les valises près du sac, alla se servir un café. Là au moins rien à dire : on pouvait compter sur le fin bec de Stéphane pour ce genre de chose. Il jeta un coup d'oeil à Marina qui avait plus ou moins retrouvé sa lisse apparence coutumière.

— Quelle merde ! dit Stéphane en rentrant. Trois types chez les ancêtres, le coup dur.

— C'est toujours un risque, rétorqua Oreste.

Et il détourna les yeux quand ce faux jeton d'Éric se crut obligé de surenchérir :

— Et heureusement que je l'ai eu, le salaud était parti pour faire un carnage.

Il n'était pas sûr que l'autre ne lirait pas ses pensées dans ses yeux. Il en faisait un peu trop, Éric, à sa place il se serait fait plutôt oublier. Il pensait sans doute qu'il les avait tous embrouillés. Il n'y eut pas de commentaire. Cyril, rentré en même temps que Stéphane, était livide l'air pas du tout dans son assiette, évitant de croiser les regards. Scampi saisit le sac et le renversa sur la table.

— Bon allez, on fait l'inventaire.

La bonne nouvelle, mais ils s'y attendaient, c'est que les billets pour la plupart n'étaient pas neufs. Presque tout en coupures de 50, 100 et 200. Quelques billets de 20 et 10. Au premier coup d'oeil le compte y était.

— Le tuyau était bon.

Scampi tentant de regonfler les troupes et jetant un bref regard à Cyril.

— Comment on fait maintenant pour répartir ça? (Éric)

— Tu as l'air pressé?

— Non pas spécialement c'est pour savoir.

— On séparera le supplément en cinq parts égales. Moins le défraiement pour Stéph que je lui ferai passer une fois qu'on aura fait l'échange.

— On part toujours dans le Sud avec tout ça?

— Plus que jamais. C'est plus chaud que prévu figure-toi.

Il vida d'un trait sa tasse :

— Allez on emballe! Ne traînons pas. Allez chercher les caisses et rassemblez vos affaires. Que rien ne traîne dans le coin. Je range tout dans les valises pendant ce temps.

Ils sortirent, et sans perdre de temps, il remit la moitié du tas dans le vieux sac.

Tiens dit-il à Stéphane planque ça quelque part et attends de mes nouvelles.

— Mais...

Choqué Stéphane hésitant.

— Je ne rigole pas. J'ai mes raisons. Il y a 600 000 € là-dedans planque-les vite fait. J'ai deux ou trois choses à tirer au clair. Ça ne sent pas trop bon. Je t'en parlerai plus tard pas le temps. Quand ils vont revenir ils croiront que tout est déjà dans les double-fonds.

— Bon.

Oreste savait ce qu'il faisait. Stéphane fila dans l'atelier et posa provisoirement le sac dans un recoin. En surface les valises contenaient du linge impeccablement rangé : en cas de fouille cela pourrait décourager d'avoir à mettre à mal une si belle ordonnance. A priori d'ailleurs il n'y avait pas de risque : un gros commerçant bien pépère, sa petite amie, et tous les papiers en règle...

Les moteurs ronronnèrent devant la porte, les trois hommes et Marina entrèrent.

— Portez les valises dans mon coffre !

Raphaël s'en saisit et suivi de Éric et Marina qui gardaient l'oeil vigilant, il ressortit aussitôt. Cyril traînait un peu :

— Je préférerais descendre avec ma voiture.

— Ah pourquoi ? Tu veux faire la tournée des châteaux ?

— Pourquoi pas, s'il faut rester plusieurs jours ? Je n'ai pas envie de dépendre de l'un ou l'autre.

— Comme tu veux. De toute façon on sait bien que tu ne vas pas disparaître. Avant le partage, je veux dire. Bon je t'explique.

Il s'approche de la carte déployée sur la table.

— Jusqu'à Avignon tu fais comme tu veux, mais après tu vois c'est ce village. Il y a environ deux ou trois cent kilomètres. C'est sur la route de la poste, la cinquième maison après la sortie de l'agglomération. Ça doit faire un kilomètre à peu près. La grille est peinte en vert, on ne voit pas la maison de la route. Si tu arrives le premier : la clef nous attend dans la boîte. Tu refermes derrière toi et tu l'y remets. Ne laisse pas la caisse en vue. Allez pars devant on se retrouve là-bas. Attends, tiens du liquide pour le trajet. Paye tout en liquide ça vaut mieux.

— Tu as été inspiré de ne pas le mettre directement dans l'action dit Stéphane après son départ. Il est déjà décomposé.

— Je n'ai jamais envie d'avoir quelqu'un à surveiller, il y a déjà assez à s'occuper même si tout baigne dans l'huile. Comme novice, Marina suffisait.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un truc pas net, je n'ai pas le temps de t'expliquer. Il faut que je tire ça au clair.

Les autres revenaient pour dire au revoir.

Il était à peine plus de huit heures, la pluie retombait de plus belle, le jour ne se lèverait pas encore aujourd'hui. Stéphane actionna l'ouverture des portes pour les laisser passer et se rendit directement dans l'atelier. Il avait de quoi s'occuper toute la journée.



## chapitre 16

Cyril sentait tous les diables de l'enfer à ses trousses. La carrosserie vibrait de partout. Il était infiniment soulagé de se retrouver enfin seul. Avoir échappé au voyage en compagnie des uns ou des autres lui donnait des ailes. Ils roulaient derrière lui qui ne savait quelle route ils prenaient. Leurs moteurs étaient plus puissants, il n'avait pas envie de les voir arriver dans son dos. Il fonçait et d'être entièrement accaparé par la conduite le détendait.

Trois morts, il en avait des sueurs froides. Les flics pourraient le prendre en chasse et tirer sans sommation. Il serait catalogué dangereux. S'ils remontaient jusqu'à lui. On n'en était tout de même pas là. De plus lors du carnage il était absent. Il valait mieux laisser tomber ce genre de divagations.

Il pleuvait tant que les essuie-glace à grande vitesse n'y suffisaient pas. Il y avait de la buée partout sur les vitres, dehors

tout était flou, mouvant, déformé. Sans ralentir il se battit un moment avec la commande pour laisser entrer un centimètre d'air de son côté. De petites gouttes d'eau très froide rebondirent sur sa joue. Il referma et mit sur la position dégivrage. Quelques jours dans le Sud après tout lui donneraient sans doute une chance de sécher. Il décida de ne pas prendre l'autoroute.

Près d'Oreste qui lui jetait un regard de temps à autre Marina dormait. Il sourit il se sentait plus sûr d'elle maintenant. À cause d'hier matin où elle avait été affectueuse plus que jamais mais surtout depuis le hold-up. Si jusque là elle le prenait pour un commerçant ramolli rangé des voitures elle avait certainement changé d'avis. Il n'en était pas fâché. Elle ouvrit les yeux lorsqu'il s'arrêta au péage. Il redémarra sur les chapeaux de roue :

— Et maintenant on roule !

Il faisait tellement sombre alentour qu'on aurait cru que la lumière n'avait jamais existé. Marina essuya de son gant la buée sur la glace.

— Je suis contente finalement de passer quelques jours dans le Sud. J'espère qu'il y aura du soleil. Il vaudrait mieux quand même que le change ne traîne pas.

— C'est mon affaire.

— Je sais, je ne veux pas m'en mêler. Je me demande juste où nous allons atterrir. Je n'avais jamais entendu parler de cette maison. C'est normal que je m'en inquiète.

Oreste qui n'aime pas dévoiler ses plans, se décide pour une fois. Après tout c'est son amie, il a envie de se faire valoir, de sentir qu'il l'impressionne.

— OK. Je t'explique. Mais c'est entre toi et moi. Personne n'est au courant. Tu te souviens de Hermann, je suppose, que j'ai aidé à se mettre au vert l'année dernière quand c'était drôlement malsain pour lui par ici.

— Bien sûr il est resté chez nous trois semaines sans sortir. Il tournait en rond comme une bête. À la fin c'était moi qui ne savais plus où aller pour ne plus le voir. Il n'était pas déplaisant pourtant mais pas du style à rester enfermé sans doute.

— La maison est à lui. C'est à 40 km de Monte Carlo au Nord, tu vas voir, c'est une sacré baraque. Elle va te plaire. Lui bien sûr il n'y est plus. Il est parti au Portugal avec de quoi voir venir grâce à moi. Il est tout ce qu'il y a de régulier. Je peux lui demander ce que je veux. La maison c'est son frère Giorgio qui l'occupe la plupart du temps.

— Giorgio... Hermann... ils sont quoi à l'origine?

— L'Est. Je ne dirai pas que c'est leur nom de baptême. Toujours est-il que son frère a fait grand ménage en notre honneur et que la maison est à nous pour tout le temps que nous le voulons. On ne le verra pas, il restera dans un studio qu'il a en ville. Pour ne pas nous gêner mais aussi je pense parce qu'il n'a pas envie de se faire reconnaître par les autres.

— Gentil de sa part.

— Renvoi d'ascenseur, mais j'apprécie. D'autant plus qu'il fait mieux : le change c'est lui qui me l'a arrangé.

— Ah et comment ?

— Le hasard qui fait bien les choses : il est caissier en chef dans l'un des plus grands casinos de Monte-Carlo. Inutile de te dire que ça n'est pas rien. Des dizaines de millions lui passent tous les jours dans les mains. En principe il ne fait pas de coups tordus. C'est juste une exception à cause de son frère. Librement consentie je précise. Je ne leur ai pas forcé la main. C'est Hermann qui me l'a proposé. Tous les matins j'ai rendez-vous en ville avec Giorgio et chaque fois je lui apporte un paquet. Lui me donne en monnaie anonyme l'équivalent de ce que je lui ai apporté la veille.

— Alors là, bravo. Les billets vont s'éparpiller comme un peu d'eau dans l'océan et nous aurons en échange de la monnaie sans risque.

— Voilà. Je pense à vue de nez que ça va prendre une semaine. Mais quand tu auras vu la maison tu regretteras que ça ne soit pas le double.

Elle l'embrasse avec enthousiasme :

— Tu es trop super ! Dire que j'ai failli ne pas aller à cette soirée sur la péniche où nous nous sommes rencontrés. C'est trop top d'être avec toi vraiment. Si au lieu de s'arrêter déjeuner on prenait une chambre ? On se ferait monter des sandwiches...

— Pas question. D'abord on est pressé et je ne tiens pas à arriver là-bas sur les rotules.

Elle y comptait bien.

— Tu ne perds rien pour attendre. Après tes rendez-vous du matin tu n'auras rien à faire de toute la semaine non ?

Elle se rendormit peu après et Oreste en profita pour sauter la pause déjeuner. Il était fatigué, il tenait sur les nerfs mais la digestion l'aurait certainement amolli. Elle se réveilla bien après Avignon sur la route de Grasse, l'après-midi dans une lumière blessante après l'obscurité du Nord. Des douleurs dans le dos et le cou ne pouvaient l'arracher à la contemplation du paysage. Oreste était en bras de chemise il avait posé sur son nez des lunettes noires ses traits étaient tirés.

Le village ressemblait à un jouet ou un décor d'opérette. Quel effet cela pouvait-il faire de passer là toute sa vie. N'y aurait-on pas l'impression d'une vie pour rire ? Une épicerie, une église, deux cafés, la boulangerie et la poste. En le quittant ils virent dans une côte tout un ensemble de petits immeubles résidentiels, deux piscines sous des pins parasols. Ils continuèrent à monter ; les maisons devenaient vastes et luxueuses dissimulées par des parcs luxuriants. La plupart semblaient vides pour ce qu'on en voyait, en attente. Elle n'était pas venue souvent dans le Sud : une ou deux fois très vite avec Oreste ; ils avaient presque tout le temps roulé.

Elle n'en pouvait plus de boire la lumière et les odeurs, cette atmosphère tranquille, épanouie, ce luxe inhérent au paysage.

La maison était sur un petit plateau assez élevé et très loin au fond on voyait mêlée au ciel, la mer dans une découpe.

Construite au début du 20<sup>e</sup> siècle, elle était de pierre, lourde, massive, énorme et compliquée. Pas belle du tout : fascinante. Ils étaient arrivés les premiers. Le chemin en pente qui menait à travers le parc depuis l'entrée s'achevait au pied d'un procédé de petites terrasses étayées d'empilements de pierres beiges et grises tout encombrées de vignes, de figuiers d'ifs, de plantes exotiques qu'elle ne connaissait pas, et de tonnelles pour le moment clairsemées. Depuis le bas des terrasses la maison paraissait très haute, hors de proportions, imposante. Des balustrades, des sculptures de pierre qui représentaient des chiens et des loups assis, gueule ouverte bavante, tranquilles, inquiétants, et un escalier incurvé. Marina en restait bouche bée. Les volets avaient été ouverts, le soleil rentrait à flots dans un énorme hall au fond duquel un escalier déployait sa double révolution vers une galerie qui en faisait le tour. Au-delà d'une porte vitrée très tarabiscotée elle vit que s'ouvrait sur le côté gauche une vaste salle de réception éclairée par une rangée de portes fenêtres donnant plein Sud. Le sol dallé de marbre en damier, les meubles très vieux, noirs, vénitiens et florentins mais elle ne le reconnut pas. Tapis aux nuances éteintes surtout bleu, nombreux. Lourds double-rideaux de velours d'un bleu passé aussi, aussi vieux sans doute que la maison même.

— On a dû tourner des films ici.

— Pas que je sache. Ça m'étonnerait. Le coin est assez confidentiel, protégé, hors de prix. On n'estime rien tant que la discrétion par ici. Il y a peut-être dans une des propriétés un producteur ou quelqu'un de célèbre dans le cinéma mais tu peux être sûre que, quand il est là, c'est sans ses caméras. Nous sommes dans la plus ancienne et la plus belle maison

du coin. Elle appartenait à la femme de Hermann qui est morte depuis. Cancer. Une famille de parfumeurs de Grasse. Tout ce que je raconte là pas la peine de te dire de le garder pour toi?

— Comme toujours...

— La cuisine est par là. Allons voir s'il y a de quoi tenir le coup quelques jours.

Il y avait. Et pour plus de quelques jours. Frigos, congélateur, tous pleins à ras bord, des casiers de bouteilles, des provisions, des conserves, dans le cellier des fruits mûrissant doucement.

— Je rêve... mais combien est-ce que ça peu coûter une maison pareille?

— C'est sans prix ça ne s'estime pas. Mais tu peux être sûre que ce qui est dans la jag serait loin d'y suffire. Disons qu'elle se donnerait plus facilement qu'elle ne se vendrait. Ils ne vont pas tarder, Éric le premier je présume; le gamin a pris le chemin des écoliers on est tranquille. Tout à fait le genre à s'arrêter à chaque halte café et appeler sa petite amie toutes les fois qu'il allume une cigarette.

— Ah bon il fume? Oh zut attends, c'est mon tel

— Est-ce que je sais? On se fait un petit whisky en attendant?

— C'était Bégonia. Elle voulait qu'on aille au hammam de-

main. O.K. pour l'apéro je visiterai plus tard; essaye de trouver du Porto plutôt pour moi. Et puis tout ça m'a donné drôlement faim. Pas toi ?

Alors que dans l'irrésistible odeur du café frais ils étaient en train de faire un sort à un plateau de charcuteries et de fromages, ils entendirent un coup de klaxon discret. C'était Éric en effet et Raphaël. Plantés devant leur petite Alfa, un peu hésitants, se demandant s'ils ne s'étaient pas trompés. Il leur lança ses clefs leur demandant de remonter les valises de la malle de sa voiture. Ils se dirigèrent vers le bureau à gauche de l'escalier où était un coffre. Il ferma la porte devant eux et ressortit, à la main les valises vidées qu'il laissa sur une banquette.

— Voilà la planque. Vous êtes chez vous, on est là pour cinq ou six jours. Vous prenez la chambre qui vous plaît. Vous verrez, il n'y a que l'embarras du choix. Allez et venez à votre guise mais restez quand même assez discrets, ne nous faisons pas remarquer dans le coin. Dans cinq ou six jours on fait les parts et on rompt les rangs.

Il avait ainsi les coudées franches au moins pendant quelques jours. Quelle que soit l'embrouille personne n'attendra à sa vie avant que le change ne soit achevé. Il pourra au moins rattraper sans inquiétude son sommeil en retard. Il s'était mis à l'abri certes mais si ses pronostics étaient exacts ça n'était pas le cas pour tout le monde. Possible qu'il y ait de la tempête et gravement. Mais ça ne le concernait pas.

C'était la nuit maintenant, des phares apparurent dans l'allée, le gosse n'avait quand même pas mal roulé.



## chapitre 17

Ils dînèrent tard. Tous étaient là personne n'était allé faire un tour dans le patelin ou plus loin. Aucun candidat pour les casinos, les restaurants, les quartiers piétonniers, les promenades du bord de mer : pour des Parisiens ils la foutaient mal. Il est vrai qu'il fallait encore faire pas loin de cinquante kilomètres et que la journée avait été chargée. Pourtant aucun ne semblait prêt à se coucher tôt. Il y avait de l'électricité dans l'air. Nerveux, fatigués, regards fuyants, mines préoccupées. Seul Oreste restait alerte et enjoué. Il avait préparé le repas. Simple et sans chichis omelette aux cèpes salade fromage. Manger fournissait surtout un prétexte à rester le nez dans son assiette et éviter de croiser les regards. La coupelle de chocolats qu'il avait trouvée dans la cuisine et apportée en même temps que les cafés cependant se trouva vide en un temps record.

Puis ils traînèrent à la recherche de la chambre de leurs rêves. Il y a toujours de l'ennui à avoir l'embarras du choix. Cinq chambres au premier étage dont deux communiquaient avec une terrasse privative commune orientée plein Sud : celles des maîtres de maison certainement. Oreste et Marina y avaient déjà déposé leurs bagages. À chacun des angles externes de la terrasse étaient assis le chien et le loup. Devant la balustrade, en rang, d'énormes pots sculptés dans la même pierre que les deux carnassiers et où poussait une rangée de citronniers nains. Les citronniers, en fleurs, portaient aussi quelques fruits disproportionnés. Marina s'y serait sans doute attardée si elle ne s'était sentie si fatiguée. La plus légère brise la faisait frissonner. Ce qui s'était passé ce matin lui semblait des siècles en arrière. Elle passa dans la salle de bain.

Depuis qu'il avait mis tant de zèle à fabriquer son alibi Cyril ne cessait de regretter de s'être laissé circonvenir par Marina. Il n'avait pas osé la regarder de toute la soirée. Il s'était installé presque au hasard dans une chambre au dernier étage désireux de se trouver rapidement seul. Une grande pièce carrée qui avait également une petite terrasse, prise dans le toit de l'aile gauche de la maison et invisible depuis le jardin. Le luxe de leur provisoire installation n'était pas pour arranger sa confusion. L'échéance approchant, il se sentait de moins en moins de taille à honorer le marché qu'il avait passé avec l'amie de Oreste. La mort de Serge et Sammy lui disait assez qu'il allait pourtant falloir qu'il se décidât à passer à l'action d'une façon ou d'une autre. Ces morts plaidaient dans le sens de sa crise de parano il avait tout intérêt à rester vigilant. Le plus sûr aurait été qu'il prenne les devants. Mais comment ? Marina l'avait frôlé dans le couloir tout à l'heure

et chuchoté :

— Je ne peux pas venir cette nuit. Mais pense à nous comme moi...

Il avait trouvé choquant qu'elle avouât avec autant de naturel passer la nuit avec Oreste alors qu'ils étaient sous le même toit. Son insistance à lui rappeler leur accord cependant avait ceci de rassurant qu'elle lui laissait penser qu'elle avait misé sur lui exclusivement. Il s'endormit rapidement et se réveilla bientôt pour aller, prudent, verrouiller les fenêtres que la douceur de l'air l'avait d'abord incité à laisser ouvertes. Ça n'était peut-être pas très malin d'avoir choisi une chambre isolée. Dans le même temps, il était presque sûr que les autres ne savaient pas exactement où il se trouvait — et il y avait un verrou. Il dormit profondément mais à cinq heures du matin c'était fini il était assis dans son lit avec une envie insurmontable de s'agiter.

Il prit une douche et s'habilla, sortit en silence. La douceur enveloppante de l'air le surprit, il n'y était pas habitué. Il profita de la pente pour laisser glisser sa voiture sans mettre en route le moteur. Il irait voir la mer. Il connaissait l'Atlantique au Nord. Mais quasiment pas la Méditerranée. Il ne tourna pas tout de suite la clef de contact abordant silencieusement les larges courbes qui menaient au village. La route vers Monte Carlo était sinueuse et il faut croire qu'il s'habituaît très vite à la confortable précision des objets luxueux puisque sa propre voiture à plusieurs reprises lui sembla flottante et instable. Il n'y a pas si longtemps qu'il avait tapé dans la caisse pour l'acquérir mais il décida qu'en changer serait une de ses premières préoccupations. Soudain alors qu'il s'apprêtait, après un large tournant en pleine descente, à re-

dresser le volant, celui-ci tourna dans le vide et il partit droit percuter la paroi rocheuse. Son réflexe fut d'écraser le frein l'embarquée qui en résultat eut pour effet de changer l'axe du véhicule qui aborda le rocher selon un angle beaucoup plus plat. Il partit ainsi en ricochets sur quelques dizaines de mètres. Pour finir il tourna sur lui-même et s'immobilisa en travers de la route, après avoir heurté, trop ralenti pour le franchir, le muret qui sur le côté droit bordait le précipice. Cyril qui était resté terrifié, accroché à son volant inutile, sortit les genoux flageolants. Un camion montait, il en entendait le moteur, les phares allaient bientôt apparaître. Il se précipita au devant en agitant les bras. Un livreur bâti tout en force sauta du marchepied :

— Accident ?

— Oui.

— Du vilain ?

— Non j'étais seul... enfin si, la voiture. J'ai perdu le contrôle je ne comprends pas...

— C'est des choses qui arrivent dit l'autre qui déjà tournait autour du cabriolet. Vous avez eu chaud.

Il considérait à droite la pente verticale.

— Je vais vous aider à dégager la route. On va la pousser jusqu'au renforcement. Il ouvrit la portière et s'empara du volant.

— Mince ! Votre direction est foutue. Impossible de la pousser, trop dangereux. On va la serrer au maximum sur le côté en la soulevant, mais il va falloir que vous restiez là pour prévenir. Il y a quand même un peu de circulation sur cette route. J'ai une livraison à faire je repasse dans une heure. Il y a un garage de l'autre côté à dix kilomètres. Je pourrai m'y arrêter au retour pour vous envoyer quelqu'un.

— D'accord merci. En attendant je vais voir si je peux joindre un ami et me débrouiller autrement. Je serai fixé sans doute lorsque vous reviendrez.

Il ne désirait pas prévenir ceux de la maison il espérait même qu'aucun d'eux ne descendrait vers la côte avant qu'il n'ait réussi à bouger de là. Cette idée le faisait complètement flipper. D'autre part il n'était pas du tout enchanté à l'idée de voir un garagiste qu'il ne connaissait pas prendre cette affaire en mains. Oreste avait recommandé la discrétion et il était tout à fait de son avis. Il appela donc Stéphane faute de mieux, pour qu'il lui donne un conseil.

— Tu as bien fait de m'appeler pas la peine de se faire remarquer d'avantage. Je pense que je vais pouvoir t'envoyer quelqu'un il n'y aura pas de problème pour le trouver je pense, mais tu vas devoir l'attendre un peu. Je vois à peu près où tu es planté, il aura peut-être à faire soixante kilomètres. Enfin c'est quand même moins que moi. Donne moi ton numéro et attends que je te rappelle. Explique-moi exactement où tu es.

— C'est bon disait Stéphane un quart d'heure plus tard. Je l'ai réveillé il arrive. Tu n'as plus qu'à patienter. Il s'appelle

Léonard.

Le livreur revint avec un café dans un gobelet de carton fermé. Cyril apprécia. Et déclina son offre de passer dans le garage de la prochaine bourgade pour lui envoyer une dépanneuse.

Il commençait à en avoir par-dessus la tête de raconter ce qui lui était arrivé à tous ceux qu'il arrêta. Ça ne ratait pas, on descendait de voiture, le chien faisait pipi pendant que, la mine sérieuse, le maître tournait avec un oeil de connaisseur autour du cabriolet accidenté. Platement les mêmes formules montaient aux lèvres et on lui souhaitait enfin bonne chance avant de redémarrer. Il fut sauvé vers 9 heures et demie : comme Stéphane, Léonard louait des voitures haut de gamme et il disposait d'un atelier de réparation. La dépanneuse était à lui, elle était noire luisante entretenue comme une voiture de maître. En jaillit un homme de moins de trente ans, petit et léger, portant des sandales, des fringues psychédéliques, cheveux noués en queue de rat sur la nuque et des lunettes de roller à monture orange : Léonard. Un mécano des plus classiques en bleu de travail immaculé l'accompagnait. En un tour de main la voiture fut embarquée et il n'était même pas midi quand Léonard dans son atelier rejaillit de sous le moteur surélevé par des cales.

— Tu l'as échappé belle : Je ne sais pas dans quelle histoire tu es, mais cet accident a été provoqué. Je suis en affaire avec Stéphane, ce qui fait qu'en principe je suis dans ton camp.

— En principe ?

— Oui. Je vais quand même appeler Stéphane.

— Vraiment elle a été sabotée ?

— Aucun doute. Les biellettes de direction ont été cisailées. Et ça se voit.

Cyril en avait la tête qui tournait. Ainsi ça y était c'était parti. Le cirque avait commencé. On avait essayé de le tuer. De nouveau les sueurs froides.

Léonard qui parlait avec Stéphane lui passa le combiné.

— Je m'attendais à un coup tordu. Lui dit ce dernier. Oreste m'avait prévenu qu'il se passait quelque chose de pas net. Il ne savait pas quoi. Il avait l'intention de tirer ça au clair. De plus j'ai entendu les infos. Sur le coup du fourgon le convoyeur et un des deux gangsters ont été tués d'une balle calibre 11mm. Tu vois ?

— Non.

— Le convoyeur ne s'est pas suicidé d'accord ? Il en a même tué un. La balle qui a tué l'autre ce n'est pas lui qui l'a tirée.

— Ah...

— Oui. Ah...

— Éric.

— Tu l'as dit. Bon inutile de trop s'en raconter au téléphone.

— Mais qu'est-ce que je fais moi ?

— Ben rien tiens. Tu restes à l'écart tu es mort tu sais bien. Léonard va te prêter une voiture te trouver une chambre. Reste peinarde jusqu'à demain balade-toi profite-en ça doit être agréable là-bas. Tu verrais ce qui tombe ici ! Surtout ne retourne pas là-bas.

— Mais et...

— Oui je sais de quoi tu parles. Mais c'est encore trop tôt. Oreste en a pour quelques jours non ? Tu peux bien attendre 24 heures.



## chapitre 18

Du fond de son lit, s'étirant avec bonheur tôt le matin, Éric alluma la petite radio qu'il avait pris soin de faire suivre. Bon dieu les chiens ! Ils n'ont rien d'autre à se mettre sous la dent ou quoi ? Non seulement la poufiasse raconte le braquage en long et en large — avec un tas de détails qu'il n'avait même pas remarqués —, mais en plus elle va jusqu'à dévoiler le calibre des balles trouvées dans les corps. En insistant sur le fait que les deux gangsters avaient été tués par deux armes différentes dont une seulement était celle du convoyeur. À part ça bien sûr la police est en plein brouillard. Il fallait qu'elle le soit pour partir comme ça à la pêche. Pourtant Éric se décompose. Très mauvaise nouvelle pour lui. Vraiment de quoi flipper si Oreste entend ça. Avec un peu de chance il dormait encore. Il n'ouvre jamais un oeil avant dix heures du matin. Pas de temps à perdre : trouver Marina avant qu'il ne

se réveille, qu'elle s'arrange, qu'il n'écoute pas la radio de la journée.

Lui qui avait eu l'intention de paresser un peu ce matin soudain se sentait en état d'urgence. Plus question de rester couché. Il alla jusqu'à la fenêtre et tira les rideaux. Tiens, il y avait de bonnes nouvelles aussi, ce matin. Le cabriolet du petit con aux 15 % n'était plus là. « Bon voyage, où que tu aies voulu aller connard ! »

Éric avait passé deux ou trois heures de la nuit à cisailer les biellettes au point qu'elles ne tiennent plus que par un cheveu. Il ne le regrettait pas. Pratiquement toutes les routes alentour étaient pentues, sinueuses, longeant des à-pic. Cela demandait confirmation mais, a priori, en voilà un que l'on pouvait rayer de la liste. Un petit con de moins, le monde ne s'en sentirait pas plus mal. Sa bonne humeur retrouvée, il prit une douche et descendit à la cuisine se faire du café. Sa chambre n'était pas loin de celle de Scampi, ses fenêtres presque contiguës à la terrasse. Il fit sciemment un peu de bruit mais si elle l'entendit, Marina ne parut pas.

Comme il était presque neuf heures il s'en alla au village. Il y avait un certain bureau de location qui l'intéressait. Il l'avait repéré hier au soir quand ils avaient un peu tourné dans la petite agglomération avant de trouver la bonne route, et depuis sa chambre, il avait compris tout l'intérêt qu'avec un peu de chance il pouvait en tirer. Il tenait à vérifier. S'il ne se trompait pas, il serait leur premier client aujourd'hui.

De retour une heure plus tard il avait bien mérité un second petit café.

— Ça sent bon.

Dit Marina arrivant encore ensommeillée dans son dos alors qu'il était en train de se le servir. Mise rapidement au courant elle promet de faire de son mieux pour éviter qu'Oreste n'écoutât trop tôt les informations.

— J'ai déjà pété une lampe dans le téléviseur, expliqua-t-il, j'ai caché la radio de la cuisine. Mais vers une heure je présume, il va s'en aller pour procéder aux premiers échanges, il écouterait france-infos dans sa voiture. Il ne nous reste pas beaucoup de temps. Habille-toi en vitesse on va acheter des croissants. Dans une demi-heure on est revenus. Cinq minutes plus tard ils avaient fait cent mètres en voiture sur la route vers le village avant de tourner dans une voie privée qui donnait sur l'arrière du groupe d'immeubles récents.

— Ils sont achevés depuis le mois de mars l'année dernière. Quelques appartements sont loués à l'année mais, en général, c'est plutôt à la semaine. C'est la saison creuse je n'ai eu que l'embarras du choix. On m'a même fait un prix intéressant. Et en effet il avait les clefs d'un studio au dernier étage du dernier immeuble, succinctement garni de meubles bas et peint en ocre pâle.

— De quoi s'agit-il exactement ?

— C'est un studio tu vois bien.

— À qui est-il ?

— À moi pour la semaine. Je viens de le louer.

— Et après ?

— Il n’y a rien d’intéressant ici mais viens donc dans la salle de bain. Tu vas comprendre.

Il ouvrit la marche et s’approcha des stores vénitiens. Il écarta deux lattes et lui montra : Devant elle à cent mètres presque au même niveau on apercevait entre les ifs les fenêtres du rez de chaussée de la villa.

— La troisième regarde c’est le bureau. Tout à l’heure, si j’ai bien compris, il va partir en ville et quand il reviendra, deux heures plus tard, il aura une partie du pognon qu’il planquera dans le coffre. J’aurais bien attendu qu’il ait tout changé mais cette putain de radio fout tout par terre. À la limite on peut tirer jusqu’à demain matin. Ça sera chaud, on pourrait sans doute noyer le poisson jusque là.

— Tu veux lui tirer dessus d’ici ? Tu es fou c’est trop loin !

— Ça dépend. Viens voir.

Il va à un placard, en sort une mallette : un fusil démonté.

— Il ne quitte jamais mon coffre. Tu vois je suis toujours paré.

C’est ce qu’il semblait en effet.

— Et pour Cyril tu es sûr ?

— À 90 chances sur cent. Surtout qu’il avait tendance à avoir le pied lourd en conduisant.

— Raphaël?

— Du gâteau. Je m'en occuperai ce soir.

Il ricane :

— Ne nous attendez pas pour dîner...

— Après quand tout sera fini nous partirons sans délai?

— Oui tout de suite après.

— Toi et moi, seuls tranquilles quelques jours tu promets?

— Promis tout ce que tu veux.

Elle s'approche câline se colle à lui lui tend sa bouche à baiser et le mord cruellement à la lèvre. Elle rit en s'échappant de l'appartement :

— Alors ces croissants? On y va?

Il presse un mouchoir jetable sur la morsure.

— Petite garce...

Il regarde les gouttes rouges écrasées dans le kleenex, un frisson de désir, il emboîte le pas à la fille.

Ils filèrent dare-dare au village. Priront des journaux : un entrefilet pour les quotidiens locaux pas de détail, très bien, on garde. Un article en page des faits divers, passé sous les

presses avant l'arrivée de plus amples détails, pour les nationaux ça va aussi — dans l'espoir que cela satisfera Oreste en matière d'information. Éric ramena Marina mais repartit aussitôt sans entrer. Il avait un tas de choses à installer dans son nouvel appartement. Son fusil notamment à essayer en virtuel. Ils se donnèrent rendez-vous pour déjeuner à la villa. L'absence de Cyril passa comme une lettre à la poste. C'est Oreste lui-même qui au déjeuner commenta :

— Il est sûrement parti lever une fille. Toutes ces émotions... il faut bien lâcher la pression d'une façon ou d'une autre.

Éric notait soigneusement l'emploi du temps de Oreste, il connaissait son bonhomme, demain ça serait pareil à quelques minutes près. Apparition dans la cuisine pour le café vers 11 heures une petite demi-heure dans le bureau avant le déjeuner pour préparer sa mallette et faire quelques comptes puis le déjeuner et le départ pour rencontrer le changeur. Ça lui avait pris environ deux heures comme il l'avait annoncé et, à son retour, il était resté une heure dans le bureau pendant que Marina prenait le soleil sur la terrasse.

Éric maintenant en était toujours à guetter depuis sa chambre les va-et-vient de la maisonnée. Cherchant l'occasion d'intercepter Raphaël sans que cela ait l'air prémédité. Elle se présenta vite : Il vit Raphaël qui empruntait l'allée vers le portail, vêtu visiblement pour aller faire une balade dans le patelin. Il rejoignit à toute hâte sa voiture et sortit à son tour. Raphaël sur la route marchait du pas morne et nonchalant de celui qui ne sait comment tromper son ennui.

— Hé, où tu vas ?

— Au village je me fais trop chier à tourner en rond dans cette baraque.

— Moi aussi... on pourrait faire une virée qu'est-ce que tu en dis?

Raphaël ne se le fit pas dire deux fois. Il s'installa sur le siège et alluma une cigarette, l'expression éclairée. Ils redémarrèrent en douceur.

— Mortel non le coin? Éric désabusé.

— Plutôt.

— Si on allait à Nice?

— C'est loin. Qu'est-ce qu'on irait foutre à Nice?

— Rien de spécial mais je connais un peu tandis que le reste...

— Je pensais juste sortir une heure ou deux. On ne les a pas prévenus.

— Tu crois qu'on n'est pas assez grands? On ne va pas leur manquer si tu veux mon avis. Oreste a une copine sans te faire un dessin... Tandis que nous. Je ne sais pas pour toi mais moi je m'en trouverais bien une. Et j'irais bien au cinéma aussi. J'ai envie de me changer les idées.

— Évidemment...

— Allez en route !

Ils roulèrent un moment Raphaël se déridait. Pourtant il ne pouvait digérer l'abandon de Cyril. Il avait pensé qu'ils passeraient ensemble la journée, peut-être à Monte-Carlo qu'il ne connaissait pas, avec le cabriolet. Ça aurait pu être marrant. Éric ce n'était pas la même chose. Il le respectait certes bien qu'ils n'aient rien en commun, pas la moindre chance d'une complicité. Mais sa proposition tombait à pic. Au moins Cyril en rentrant ne penserait pas qu'il avait attendu après lui.

— Oh ! attends, dit soudain Éric, on passe pas loin d'un endroit où j'allais quand j'étais au lycée. Je venais pas loin d'ici en vacances. Je me demande si c'est toujours là, parce que c'était il y a plus de quinze ans. Il faut que tu voies ça. C'est un tout petit détour mais ça vaut le coup d'oeil. En fait c'est là que je venais quand je t'ai doublé. Un pèlerinage en quelque sorte.

Raphaël ça l'ennuyait. Il avait envie d'arriver en ville, de voir des cafés, du monde, des filles. Il était curieux aussi. Il se demandait ce qui pouvait tellement emballer un type comme Éric. Celui-ci qui semblait aussi sentimental qu'un hachoir à viande avait peut-être en fin de compte quelque chose comme un petit jardin secret. Il fallait voir ça.

— Mais c'est une usine !

— Oui une cimenterie. J'allais en vacances chez mes grands-parents. Mon grand-père y avait travaillé. Il me l'a fait visiter souvent. Il pensait même m'y faire engager plus tard. Quand j'étais gosse j'étais d'accord. Évidemment, j'ai changé



d'avis.

Raphaël le regardait, essayait de l'imaginer en petit garçon : difficile, impossible. Ridicule. Un petit garçon super moche.

— Tu te rends compte, j'y serais encore. Elle tourne toujours. Je l'ai échappé belle.

— Pour ça oui.

C'était impressionnant. Ces gigantesques fûts métalliques dressés dans une échancrure de la montagne, les tours à claire-voie, les tuyauteries énormes, les passerelles, et une haute tour formidable d'où provenait un bourdonnement puissant et lancinant : la tour de broyage plus haute qu'un immeuble de 15 étages.

Et soudain un Éric enthousiaste redevenu gamin :

— Tu n'as pas encore tout vu ! Viens par là.

Il courait devant, traversant le terrain par le côté, escaladant la colline couverte de poussière grise. Il sentait dans son dos que l'autre accrochait le suivait. Bien.

— Mais où tu vas ?

— Voir les machines. Ne t'inquiète pas ce n'est pas ici que je vais me perdre.

En effet ils parvinrent à une espèce de plate-forme d'où partait un escalier métallique étroit qui montait accroché à la pente jusqu'à une autre plate-forme qui dominait le concas-

seur. L'engin réduisait sans la moindre peine de très gros blocs de rocher en une poudre qui prenait le chemin des chambres de stockage.

— Enfin peut-être que je n'y serais plus, c'est entièrement automatisé maintenant. Incroyable non ?

Éric prit l'escalier sans hésiter comme par une habitude revenue. Raphaël suivit sans se poser de question. Lorsque le premier atteignit la plate-forme supérieure il se retourna pour aider son compagnon à prendre pied à son tour. L'idiot donna sa main et tandis qu'il était tiré vers le haut, il reçut dans le même temps du tranchant de la paume sèche un atémi qui l'envoya dans le cirage. Et ce fut tant mieux car il valait mieux qu'il ne voie pas la suite. L'autre glissa son bras entre ses jambes le hissa sur la rambarde avec effort et le fit basculer de l'autre côté directement dans le concasseur. Cinq secondes plus tard non seulement il était mort mais encore son corps n'existait plus.

En redescendant le sale type se félicitait de l'invention de ce grand-père et des vacances. Il trouva même pour ce grand-père fictif une citation qui lui sembla convenir parfaitement :

— Mon petit, quand on fait appel aux sentiments des gens on n'est jamais déçu.

Brave grand-père.

## chapitre 19

Stéphane roulait vers le Sud. Tout bien réfléchi. Depuis le coup de fil de Cyril il passait de mauvais moments à cause de cette affaire et préférait aller se rendre compte de visu. Après tout il était impliqué. Il n'avait pas envie de recevoir un coup en traître, quelque chose qu'il n'aurait pas vu venir. Ce n'était pas de la parano, de la prudence ça oui. Par Léonard il pourrait facilement les trouver. De plus Oreste était son ami ils travaillaient ensemble depuis si longtemps. S'il s'était fourré dans un guêpier il n'allait quand même pas l'y laisser sans bouger. Cyril non plus d'ailleurs; il était con mais il avait un côté touchant. Quelle idée de se tirer dans le Sud ! Mille kilomètres, ça n'était pas la porte à côté. Il en avait quand même déjà fait les trois quarts. Tout en roulant, il maugréait. C'était vraiment la dernière fois qu'il se laissait embringer dans une affaire pas nette. Il en avait assez à gauche. Il n'en avait plus

besoin. Avec le genre de vie qu'il menait maintenant il en avait dix fois trop. Tout bazarder et se casser. Dans les îles... il n'avait qu'à choisir, il connaissait bien. À faire l'imbécile tout ce qu'il gagnerait serait de se gâcher ses dernières années. Il valait mieux qu'il en profite il avait à peine plus de cinquante ans, les îles sont pleines de beaux garçons. Son affaire revendue arrondirait encore son pécule. Cette fois était la goutte qui faisait déborder le vase : il avait pris sa décision. Une fois les embrouilles réglées, tchao !

Cyril dans la voiture que Léonard lui prêtait roulait vers le nord-est. Ils avaient un point d'intersection Cyril arriverait le premier. Pas question qu'il se montre là-bas. Il était mort il allait le rester. C'était un très bon conseil. Mais il fallait qu'il sache ce qui se passait. C'est qu'il avait tout son avenir engagé dans ce paquet de billets. Pas question d'y renoncer. Impossible. Personne ne connaissait cette voiture, ça l'arrangeait. Il entrerait dans le parc en douce et se cacherait quelque part. Les endroits ne manquaient pas. Il en choisirait un d'où il verrait la fenêtre du bureau, naturellement. C'est le magot qu'il ne fallait pas perdre de vue. Garé devant un autre portail pour tromper l'ennemi, il franchit à pied les derniers cent mètres. Puis il prit un chemin qui longeait le mur qu'il sauta sur l'arrière de la maison. De massif en buisson il s'approcha jusqu'à voir assez bien par la fenêtre du bureau. Oreste était là, il discernait sa silhouette debout, affairée, un peu penchée en avant. Il s'en doutait, il avait vu la Jaguar plus bas dans l'allée. Certainement devait-il préparer la mallette. Bon tout semblait normal. Ou bien c'était peut-être Oreste qui voulait se débarrasser des autres. Il ne l'aurait pas cru. Le cabriolet d'Éric n'était pas là mais Raphaël, lui, était peut-être dans la maison. Impossible de le savoir. Il le verrait peut-être dans un moment. Soudain il y eut une sorte de chuintement

étrange, un frissonnement sec dans les feuillages suivi d'un bruit de verre cassé. Son regard suivit la direction du bruit, il s'aperçut qu'une des vitres du bureau avait volé en éclats. Oreste avait disparu. Une onde de terreur le parcourut, la dernière. Juste comme il amorçait un mouvement pour se retourner il reçut une balle en plein coeur. Elle n'était pas d'argent, il en mourut car il n'était pas un vampire.

— Regardez-moi ça un revenant !

Se disait Éric qui venait de réussir son tir quelques secondes plus tôt et avait une vue très dégagée sur l'arrière du parc.

— Pas si bête finalement le touriste aux 15 %. Il a tout capté. Pour ce que ça va lui servir.

Et il le prit dans sa ligne de mire.

Marina attendait en bas de l'immeuble. Elle avait trop peur pour être restée dans la maison. Oreste ça n'était pas rien, elle ne serait tranquille que lorsqu'elle serait sûre qu'il est mort. Éric arriva sautillant, souriant, fringuant.

— C'est fait !

— Tu es sûr ?

— Et comment ! Je ne suis pas manchot. Je te garantis qu'il est mort. Il a pris la balle en plein visage. Il n'a plus de tête c'est sûr.

— Il est dans le bureau ?

— Oui.

— Oh!

— Attends moi ici si tu veux j'irai tout seul.

Et puis quoi? Elle n'avait pas confiance. Il ne savait pas le numéro du coffre. Elle le connaissait et ça n'avait pas été facile. Elle ne voulait pas le lui confier. Elle ouvrirait elle-même la porte.

— Non, non. J'attendrai derrière la porte tu n'auras qu'à m'appeler s'il est mort.

Moins voyants que motorisés ils firent à pied les 500 mètres qui par le chemin les séparaient de la villa. Marina, arrivant par l'avant, ne pouvait voir le cadavre de Cyril. Lorsqu'ils entrèrent dans le hall ils s'interrogeaient sur l'endroit où ils allaient, comme promis, se mettre quelques jours au vert avant de revenir régler les affaires à Paris. Oreste était mort. Éric n'eut même pas besoin de s'en approcher pour le savoir : il avait encore sa tête mais seulement la moitié. Le coffre était refermé la mallette tachée ouverte sur le bureau. Il déplaça un fauteuil pour que, depuis la porte, on ne vît pas trop le haut du cadavre et appela Marina qui montra sa tête. Petite mine. Elle ne faisait plus trop la maligne, tiens.

— Tout le fric est là, dit-il en homme qui savait parler aux femmes.

Marina commença à maoeuvrer le mécanisme. L'explosion fut entendue dans le village et trois gendarmes

arrivèrent bientôt. Ils firent le tour de la maison : la fenêtre avait volé en éclats quelques billets avaient été soufflés à l'extérieur, posés de-ci de-là dans la végétation, échappant à l'incendie qui était en train de se déclarer. Deux des hommes en bleu refirent le tour pour prendre la porte d'entrée. Le troisième resta là à faire le guet. Il ne se sentait pas rassuré. Il n'y avait plus le moindre bruit à l'intérieur sinon le frémissement grandissant des flammes commençant à trouver leur subsistance. En se reculant pour voir si ses collègues étaient entrés, il buta sur le corps de Cyril.

Achevé d'imprimer le 21 octobre 2013  
par l'imprimerie Launay  
à Paris Ve - Dépôt Légal : 2013-83

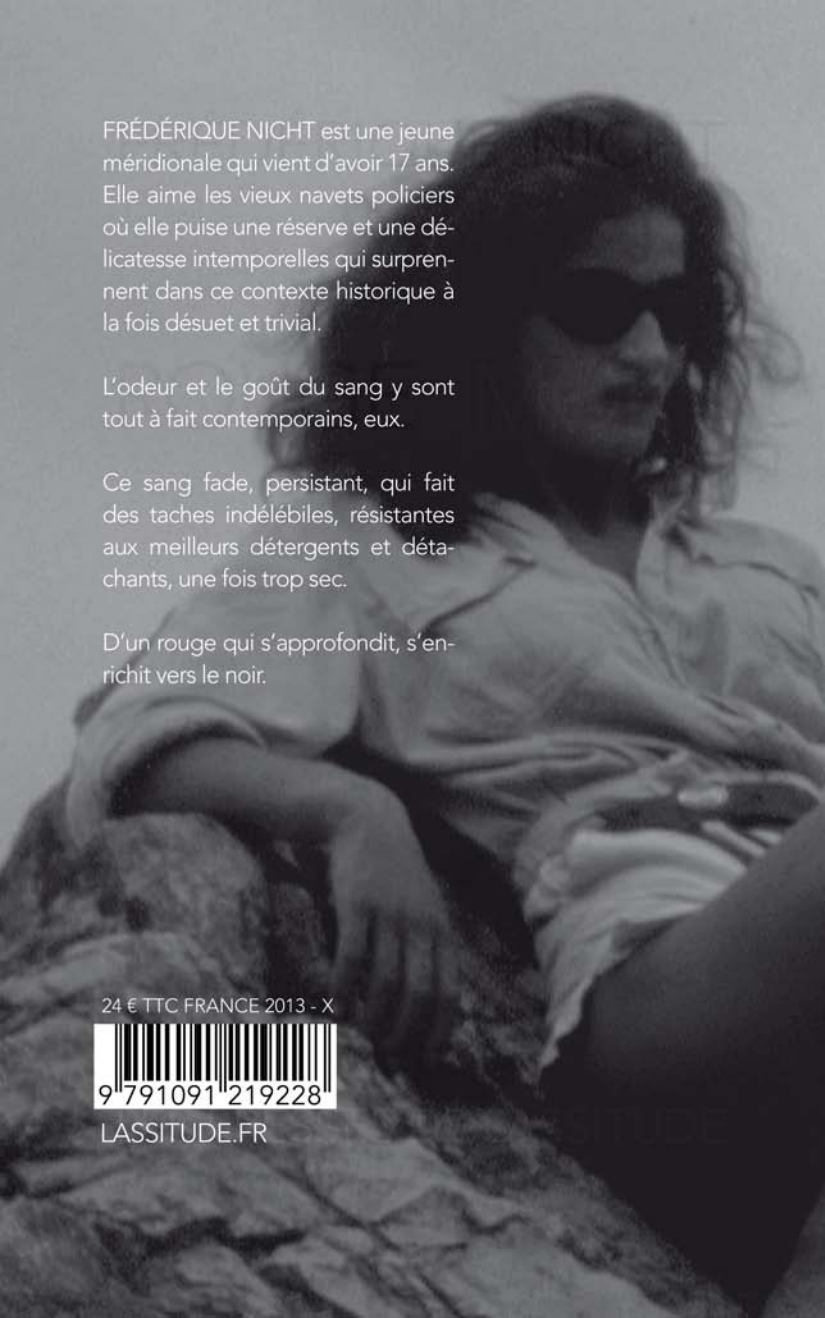
ISBN 979-10-91219-22-8











FRÉDÉRIQUE NICHT est une jeune méridionale qui vient d'avoir 17 ans. Elle aime les vieux navets policiers où elle puise une réserve et une délicatesse intemporelles qui surprennent dans ce contexte historique à la fois désuet et trivial.

L'odeur et le goût du sang y sont tout à fait contemporains, eux.

Ce sang fade, persistant, qui fait des taches indélébiles, résistantes aux meilleurs détergents et détachants, une fois trop sec.

D'un rouge qui s'approfondit, s'enrichit vers le noir.

24 € TTC FRANCE 2013 - X



LASSITUDE.FR